
A MARI
USQUE
AD MARE

HISTOIRE

D'ÉMILIE MONTAGUE.

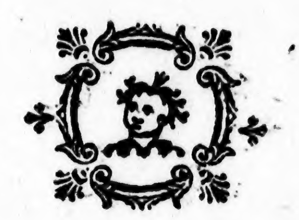
SECONDE PARTIE.

HISTOIRE
D'ÉMILIE MONTAGUE,

PAR M. BROOKE;

Imitée de l'Anglois, par Monsieur FRENAIS.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez GAUGUERY, Libraire, rue des Mathurins, au Roi de Danemarck.



M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privil. du Roi.



EPITRE
A MONSIEUR
DE LA DIXMERIE.

MONSIEUR,

Je suis bien fâché que l'Auteur de ce Roman ne l'ait pas

dédié à un homme de Lettres qui eût été ſon ami. J'en aurois été quite, en vous en offrant la traduction, pour tranſcrire ſon Epitre. J'y aurois probablement trouvé quelques éloges des écrits de ſon Patron, & j'en aurois imité des tournures pour vous parler des vôtres : mais il m'a privé de tous ces ſecours ; il m'a joué le tour de le dédier à un Gouverneur de Colonie & je ſuis obligé de penſer. C'eſt un rôle

pénible pour un Traducteur. J'éprouve, pourtant, quelque chose de fort heureux dans ma disgrace. Le Public m'évite la peine de lui faire connoître vos Ouvrages ; ce que j'en pourrois dire n'augmenteroit pas son empressement à se les procurer. Il ne me reste donc qu'à parler de l'ami, & le sentiment, à cet égard, me donne le même avantage. Mon cœur m'épargne toujours la réfléxion quand il s'agit de vous assurer de l'esti-

me & de l'amitié avec lesquelles je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
FRÉNAIS.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

CE Roman m'a paru agréable & je l'ai traduit avec la liberté que l'on doit se permettre dans ces sortes d'Ouvrages. Je n'ai pas toujours copié servilement l'Auteur. S'il a pensé pour moi, j'ai cru pouvoir penser aussi, quelquefois, pour lui. Il a traduit en Anglois, la Juliette Catesby, de Madame Riccoboni, & son Roman prouve qu'il a fait une

étude particuliere de la Langue Françoiſe. On y trouve peu de ces tournures entortillées, de ces inverſions pénibles qui déparent ſi ſouvent les meilleurs Livres Anglois. Les penſées s'y préſentent preſque toujours avec les expreſſions ſucceſſives qui leur conviennent & qui en font l'agrément; la traduction littérale eſt ſouvent la meilleure. J'ai, cependant, eu un Concurrent en Hollande qui n'en a pas jugé de même. Me permettra-t-on

de comparer, au hazard, quelques-unes de ses manieres avec le texte? L'Auteur dit que rien n'est si favorable à la beauté qu'un bal, qu'un état de repos n'a point de graces, que la nature en mouvement est plus riante. *Les arbres agités par le vent*, continue-t-il, *un vaisseau sous voile*, *un cheval dans la course*, *une belle femme qui danse*, sont des objets ravissans.
» Trees agitated by the wind,
» a ship under sail, a horse in
» the course, a fine woman

» dancing ». Mais le Traducteur de Hollande s'eſt imaginé que ces expreſſions rapides & vraies n'étoient pas celles dont l'Auteur auroit dû ſe ſervir, & voici celles qu'il lui prête. » Un arbre agité par » un vent doux & ſrais, un » vaiſſeau que les voiles enflées précipitet au milieu » des flots, un courſier qui » fait voler la pouſſiere, une » belle qui danſe.

L'Auteur, en parlant des femmes Sauvages, dit d'une

maniere ſerrée & agréable : *ce n'eſt que dans le bourgeon que ces roſes ſauvages ſont acceſſibles :* » 'tis in the bud alone theſe » wild roſes are acceſſible ». Son interprête, en voulant exprimer la même idée, ne l'exprime pas & lui ôte tout ce qu'elle a de ſaillant. » Ces » roſes ſauvages ne ſont ac- » ceſſibles qu'avant d'être en- » tiérement épanouies.

» Il a », dit-il, en traçant le portrait d'un des Perſonnages ſecondaires du Roman,

» des manieres de Prince ou » d'un Lord Irlandois ». Cela répond, ſelon lui, à cette expreſſion Angloiſe : » And the » true Princely Spirit of an » Irishman », qui préſente un ſens tout différent.

Il eſt permis, ſans doute, en traduiſant un Ouvrage d'agrément, d'ajouter, de retrancher, & de faire des changemens : mais ce n'eſt que pour embellir, s'il eſt poſſible, l'Ouvrage que l'on traduit, qu'on doit ſe permettre cette licen-

ce. Il faut ſe garder, ſurtout, en mettant du ſien, de faire dire des ſottiſes à l'Auteur. En voici une qui eſt curieuſe.

» You will allow Prior to
» be no bad judje of female
» merit; and you may remem-
» ber his Egyptian maid, the
» favorite of the luxurious
» king Salomon, is painted in
» full bloom.

Cela veut dire littéralement, ſi je ne me trompe : *vous avouerez que Prior n'étoit pas un mau-*

vais juge du mérite féminin, & vous pouvez vous rappeller sa fille Egyptienne, la favorite du voluptueux Salomon. Il la peint en pleine fleur.

Et voici comme on l'a rendu en Hollande. » Vous m'avouerez que Prior sçavoit apprécier le mérite des femmes; » & si vous voulez un témoignage de plus grand poids, » rappellez-vous que la Sunamite qui fit les délices de » Salomon, le plus galant des » Rois, nous est représentée,

» pour ainsi dire, en pleine fleur.

Ainsi la jeune Abisag qu'on avoit donnée à David pour ranimer sa vieillesse épuisée, passa de ses mains dans celles du *galant* Salomon. Le Traducteur aura, sans doute, appris cette anecdote de quelque Rabbin d'Amsterdam : c'est dommage qu'elle ne soit pas de l'Auteur.

Je pourrois citer cent traits de cette espéce. L'Auteur, par exemple, a cru qu'il n'étoit pas nécessaire de nous apprendre que les étoiles paroissoient

quand il n'y avoit point de nuages, & que le ſoleil étoit couché... mais cette vérité étoit trop importante pour que le Traducteur nous en privât.

La monotonie de ſon ſtyle fait perdre preſque tous les agrémens de l'Original ; & d'une douzaine de perſonnes qui s'ecrivent, il n'y en a pas une qui ait une maniere différente de l'autre. C'eſt, depuis le commencement juſqu'à la fin, le même ton, traînant, languiſſant & ſans vivacité. Je

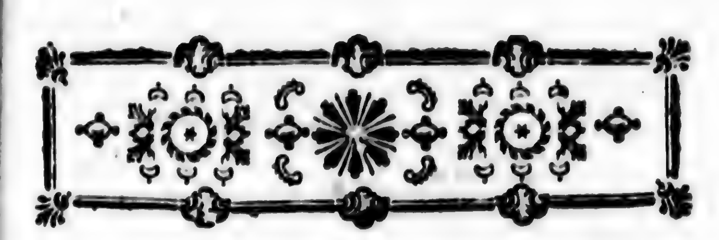
n'ose me flatter d'avoir imité la variété du style de l'Auteur; mais je crois y avoir mieux réussi que le Traducteur de Hollande qui ne me paroît pas François. Cependant, ce n'est point à moi à en juger. Je prie les Oracles de la Littérature, d'apprécier, sur ce point, les deux traductions avec sévérité. Quel que soit leur jugement, il ne m'excitera qu'à m'appliquer à mieux faire pour mériter leur éloge & celui du Public.



AVIS

DU LIBRAIRE.

Les quatre autres Parties de cet Ouvrage paroîtront avant le quinze Décembre.



HISTOIRE D'ÉMILIE MONTAGUE.



LETTRE XXVII.

Le Colonel Rivers à ſa ſœur Lucie.

A Beaumont, ce 7 Octobre.

JE ſens du ſoulagement depuis que j'ai quitté Québec; je reſpire un air plus libre. C'étoit une peine cruelle pour moi de rencontrer partout le Chevalier. Son air de triomqhe m'étoit inſupportable. Il a ſans doute, ou plutôt je m'imagine qu'il a toute l'inſolence, toute la morgue d'un rival heureux... Ces idées ſont

injuſtes : de quoi puis-je me plaindre ? mais je ne puis me vaincre ſur cela, je ne puis m'empêcher de le haïr. Je le regarde comme un homme qui m'a ravi un bien que ma folle imagination me deſtinoit.

Il faut l'avouer, ma chere Lucie, toute ma conduite n'a été qu'une foibleſſe extrême... Ma raiſon reviendra, ſans doute, quand je ne reverrai plus cette enchantereſſe... Ne la plus revoir!..ô ciel! je ne puis ſupporter cette idée... Peu s'en faut que je... Mais non, il vaut mieux que je m'éloigne encore plus d'elle.

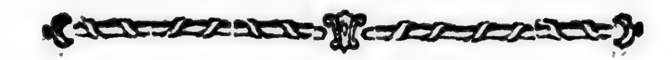
J'ai trouvé une bonne excuſe pour cette abſence. On m'a dit qu'il y avoit un bien à vendre plus bas, vers l'embouchure de la riviere, & qu'il me coûteroit moins que le défrichement des terres que je peux choiſir... Je vais aller le voir...... Je tâcherai, chemin faiſant, de

faire parler l'intérêt à mon cœur...
Il en chassera, peut-être, l'amour.

Je renvoie mon valet-de-chambre à Québec. La façon dont j'ai quitté la ville pourroit, peut être, paroître extraordinaire à mes amis... Les vues que j'ai sur ces biens justifieront mon voyage. J'écris à Bell que je vais faire une acquisition.. Je la prie, en même tems, d'assurer son aimable amie que je fais les souhaits les plus ardents pour son bonheur, & qu'il n'y a personne qui s'intéresse plus vivement à elle que moi. J'ajoûte que le Chevalier est trop l'objet de mon envie pour que je puisse le féliciter sincerement.

Adieu, chere sœur. Je vous ferai le détail de mes aventures à mon retour à Québec. Je crains bien de n'avoir à vous faire que des récits mélancoliques.

Rivers.



LETTRE XXVIII.

Miss Emilie Montague à Miss Bell Fermor.

A Québec, ce 7 Octobre, midi.

IL faut nécessairement que je vous voye ce soir, ma chere amie... Je suis dans une agitation inexprimable... Et je n'ai donc plus que quelques heures pour décider à jamais de mon bonheur ou de ma misere!... Ah! pourquoi M. Fermor a-t-il précipité une affaire qui demande tant de précautions?

J'ai mille chose à vous dire, & je ne peux les dire qu'à vous.

Soyez chez vous, de grace & seule; j'irai vous joindre aussi-tôt après le dîner.

Adieu.

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE XXIX.

Miſs Bell Fermor à Miſs Emilie Montague.

JE vous attends, ma chere, & la porte ſera refuſée à tout le monde.

Je vous plains. Mais quels conſeils pouvez-vous eſpérer de moi ?

J'entrevois à quoi vous voudriez qu'ils tendiſſent... Quelle ſeroit la ſurpriſe de tout le monde, ſi on vous voyoit héſiter un moment !

Votre fidéle,

B. FERMOR.



LETTRE XXX.

Miss Emilie Montague à Miss Bell Fermor.

Ce 7 Octobre.

Ne m'attendez pas, chere amie, & félicitez-moi.... Quel changement!.. je respire. C'est un événement qui est au delà de toutes mes espérances. Le Chevalier a reçu, pendant le dîner, une lettre de sa mere; cette heureuse lettre l'engage à différer son mariage jusqu'au printems prochain. C'est pour des raisons importantes d'intérêts, dont on doit lui faire l'explication par le premier courier.

A peine avons-nous été levés de table, qu'il s'est approché de moi, & m'a fait part de cette nouvelle, d'un air sérieux, & avec une tran-

quilité inexplicable... Je l'ai reçue, moi, avec une joie que je n'ai pu diſſimuler.

J'ai donc le tems, ma chere Bell, de conſulter, à loiſir, mon cœur & ma raiſon & de rompre peu-à-peu avec lui, s'il le faut.

O ciel! recevez toutes mes actions de graces!.. Il ne me reſtoit plus que vingt-quatre heures pour me déterminer... Il falloit que j'épouſaſſe un homme qui auroit, peut-être, cauſé mon malheur, ou que je briſaſſe des liens dont la rupture auroit expoſés l'un & l'autre à la ſatyre d'un monde curieux & impertinent. Je l'avoue, je ne me ſentois pas aſſez de fermeté dans l'eſprit pour braver ſa cenſure, & la peur de l'eſſuyer m'auroit, peut-être, précipitée dans l'abîme que je redoutois.

Je ne crains point, chere amie,

de vous ouvrir mon cœur... Je ſuis effrayée de plus en plus de ce mariage... L'opulence inattendue du Chevalier, m'a découvert tous ſes défauts. Ce n'eſt plus le même homme... Il étoit modeſte, humble, affable envers ſes inférieurs; honnête, poli envers tout le monde, & je ſuppoſois que la médiocrité de ſa fortune cachoit des vertus dont elle empêchoit le développement; mais avec une fortune immenſe il eſt, à la fois, devenu avare, intéreſſé, orgueilleux, vain & prodigue; avare quand il s'agit de ſecourir les malheureux, & prodigue pour ſatisfaire ſa vanité capricieuſe & ſon oſtentation.

Eſt-ce donc-là un caractère qui puiſſe s'aſſocier au mien? Je le vois, nous ne ſommes pas formés l'un pour l'autre; il y a trop de diverſité dans nos eſprits. L'amitié, les

affections tendres, les douceurs de la vie domeſtique, peuvent ſeules faire mon bonheur. Il ne voit le ſien que dans le vain étalage de richeſſes, de la parure & des équipages. Il lui faut un éclat qui excite l'envie, & qui porte en même tems les marques du caprice & de la légereté de l'eſprit.

Les mariages où la dot offre de ſi grandes diſproportions, ſont rarement heureux. L'amant ceſſe bientôt de l'être... Cela eſt du moins ordinaire à un eſprit commun... Il ſonge à combien de mille livres ſterlings il auroit pu prétendre de plus, combien il a ſacrifié, & bientôt il ſoupçonne ſa maîtreſſe de ne s'être engagée que par des motifs d'intérêts... Il la juge par ſon propre cœur, & le défaut de confiance, le manque d'eſtime, la froideur, les ſoupçons, en ſont les fâcheuſes ſuites.

Je n'ai plus, en ce moment, qu'une peine. C'eſt d'entendre Madame Melmoth me faire ſans ceſſe les louanges du Chevalier..... Réellement elle m'en fatigue. Ce contre-tems la fâche beaucoup; mais elle eſt encore plus mortifiée de ce que je le prends avec tant d'indifférence... Je ne vais pas chez vous; mais venez, je vous prie, me voir tout de ſuite... Je m'en retournerai avec vous ce ſoir... Je ſerois fâchée ſi vous ne veniez pas partager ma joie..Je vous attends.

EMILIE MONTAGUE.



LETTRE XXXI.

Miſs Bell Fermor à Miſs Emilie Montague.

Je ne puis vous aller joindre que dans une heure. Je vous félicite de tout mon cœur. C'eſt vraiment un coup du ciel... Vous allez, du moins, être encore à vous pendant ſix mois... Mon imagination me promene quelquefois ſur les plaiſirs du mariage ; mais elle a beau les joncher de fleurs, la liberté me paroît encore plus agréable... Il y a de la folie de s'en priver, à moins qu'on ne ſoit éperduement amoureuſe... Ce point excuſe tout.. & vous n'étiez pas dans ce cas. L'heureuſe aventure ! mais ſentez-vous toute l'étendue de ſes avantages ? Vous allez voir qu'il faudra que je vous les faſſe comprendre. Le

plus charmant de tous, à mon gré; c'eſt que vous pourrez eſſayer à votre aiſe, ſi quelqu'autre ne vous plaira pas davantage... Au pis aller, vous reprendrez le Chevalier, & c'eſt toujours un peu plus que rien.

Renvoyez-le joindre ſon Régiment à Montréal avec tous les Melmoth de l'Univers, & paſſez l'hyver avec moi. Ce ſera le moyen de trouver l'occaſion d'éprouver la force de votre paſſion pour lui. Si elle tient contre une abſence de ſix mois, & les attentions d'un aimable homme, vous ne courrez alors aucun riſque; vous pourrez l'épouſer.

Mais qu'avez-vous donc fait de Rivers? Voilà deux jours que nous ne l'avons vu, & je commence à être jalouſe de cette petite impertinente, Mademoiſelle Clairault..: En vérité, cela lui ſied bien...

B. FORMOR.

Bon ! je vous demande des nouvelles de Rivers, & il court la pretentaine. Voici une longue lettre que je reçois de lui... Il rode dans le pays pour acheter un bien... Il auroit mieux fait de rester ici pour folâtrer avec nous. Il a descendu la riviere, & Dieu sçait où il est... Il me charge de vous dire mille choses : mais je porterai la lettre... Il me vient une idée; c'est que ce retard lui plaira, peut-être, autant qu'à vous. Je voudrois, pour beaucoup, sçavoir où on pourroit le trouver... J'enverrois un exprès pour lui en faire part.



LETTRE XXXII.

Le Colonel Rivers à sa sœur Lucie.

A Kamaraskas, ce 10 Octobre.

JE ne sçais, ma chere Lucie, s'il y a sur toute la terre un endroit habité plus sauvage que celui où je me trouve maintenant. Ce n'est, pendant quatre ou cinq lieues, qu'une forêt continuelle, où l'on trouve, à peine, quelques maisons éparses çà & là sur le bord de la riviere... mais cela m'est indifférent... Je n'ai plus Emilie, & la ville la plus peuplée ne me paroîtroit pas moins solitaire...

C'est en vain que je cherche de l'amusement; je n'en peux trouver. Je ne songe qu'à elle. Toutes mes aptitudes sont émoussées... Je ne

ſuis capable de rien... J'ai fui pour ne la plus voir, & je voudrois à chaque inſtant retourner à Québec. Je ne puis ſoutenir l'idée de ſon départ, ſans lui faire mes triſtes adieux.

Le bien que je ſuis venu voir appartient à une Dame, & je ſuis à préſent chez elle. Elle eſt fort aimable. C'eſt une veuve d'environ trente ans, d'une figure agréable, & d'une grande vivacité. Elle a beaucoup d'eſprit; &, contre l'ordinaire des Dames du Canada, elle l'a fort cultivé; c'eſt l'ouvrage de la lecture: retirée comme elle eſt, elle ne peut guère avoir d'autre ſociété que des livres. La candeur, la franchiſe ſont peintes ſur ſon viſage, & ſe montrent dans ſa converſation... Je ſerois enchanté de cette rencontre, ſi mon ame pouvoit s'ouvrir au plaiſir. Je fais mes efforts pour lui déro-

ber ma mélancolie... Mais j'y réussis mal ; elle l'apperçoit à travers toutes les attentions que j'ai pour elle, & elle s'étudie à chaque instant pour imaginer quelque chose qui puisse me procurer de l'amusement.

Ce 12 Octobre.

Je suis toujours l'objet des attentions de l'aimable veuve... Il n'y a rien qu'elle ne fasse pour me dissiper. J'aurois pu voir toute son habitation dans un jour ; mais il est entré dans le plan des amusemens qu'elle a imaginé, de ne me la faire voir que par parties. Nous allons aujourd'hui, dans sa chaloupe, vis-à-vis de l'Isle Barnabé ; & elle a envoyé chercher, à trois ou quatre miles de chez elle, deux Messieurs & deux Dames, pour faire avec nous cette petite partie.

Ce 13 Octobre.

De l'Iſle Barnabé.

Cette Iſle eſt encore plus agreſte que le rivage. Nous y avons paſſé ce matin, & j'y ai fait une rencontre ſinguliere. Je m'étois un peu écarté de la compagnie, pour voir un bocage trop éloigné pour propoſer aux Dames d'y venir, & j'apperçus un Hermite. Je n'approchai de lui qu'avec cette prévention que j'ai contre les gens de ſon eſpéce.. Eh! que penſer, en effet, de ces hommes qui ſe vouent à un état ſi contraire à la nature? Si j'étois un tyran, je croirois ne pouvoir mieux exercer ma cruauté, qu'en privant les malheureux, qui en ſeroient l'objet, de la douceur de voir leurs ſemblables.

Je ſuis ſûr que je ne pourrois pas vivre ſeul pendant un an. Je ſouffrois beaucoup d'être preſque réduit à moi-même dans le vaiſſeau qui m'a

amené. La joie que je ressentis en arrivant en Amérique est inexprimable... La premiere apparence que j'allois voir des hommes; le premier homme, la premiere maison, le premier feu sauvage dont je vis la fumée s'élever au-dessus des arbres, me causa le transport le plus vif... Je sentis toute la force de ces liens qui nous unissent les uns aux autres, & de cet amour social, qui contribue tant à notre bonheur.

Mais ces réflexions m'ont fait perdre mon Hermite. Sa physionomie dissipa d'abord mes préjugés. C'est un vieillard vénérable, avec des grands cheveux & une barbe blanche... Il avoit l'air d'avoir vu de plus beaux jours. La bienveillance est peinte sur son visage... Il me reçut avec la plus grande affabilité, & étendit aussi-tôt devant moi du lait & des fruits, & alla chercher de

l'eau dans une ſource voiſine.

Je lui témoignai, après quelques momens de converſation, combien j'étois ſurpris qu'un homme auſſi honnête, & qui paroiſſoit avoir tant d'humanité, pût trouver ſon bonheur à fuir la ſociété.

» Vous me paroiſſez, me dit-il, » d'un caractère ſenſible & compa- » tiſſant aux peines d'autrui. Mon » hiſtoire eſt courte & terrible. J'ai » aimé la femme la plus aimable, & » j'en étois aimé. Nous n'étions pas » riches, & l'avarice de nos parens, » qui avoient des vues plus intéreſſées » que nous, s'oppoſa à une union » d'où dépendoit notre bonheur. » On menaçoit ma Julie de la marier » à un homme qu'elle haïſſoit; & » on me preſſoit d'épouſer une jeune » fille que je déteſtois... Il nous étoit » auſſi difficile à l'un qu'à l'autre de » réſiſter. Sa tendreſſe lui ſuggéra un

» moyen de nous ſouſtraire à cette
» tyrannie. J'ai, dit-elle, à Québec
» un oncle qui m'aime. Les déſerts
» du Canada nous accorderont le
» bonheur qu'on nous refuſe ici.
» Nous nous mariâmes ſecrettement,
» & nous partîmes par le premier
» vaiſſeau. Notre voyage fut heu-
» reux juſqu'ici. Je pris terre ſur le
» rivage de cette Iſle, pour cher-
» cher quelques fruits rafraîchiſſans
» pour ma Julie. Je retournois,
» charmé de pouvoir lui offrir ceux
» que j'avois trouvés, lorſqu'un
» orage qui avoit écarté le vaiſſeau,
» me fit chercher un aſyle dans cette
» petite baye. L'orage devint fu-
» rieux... Ses progrès me jetterent
» dans une anxiété incroyable....
» Le vaiſſeau que je n'avois pas perdu
» de vue, ne put réſiſter à ſa furie...
» Les Matelots ſe jetterent dans la
» chaloupe, & eurent l'humanité

» d'y placer Julie. Ils chercherent à
» gagner l'endroit où j'étois; ils ap-
» prochoient : je tendois les bras
» pour la recevoir, en levant les
» yeux au ciel pour implorer son
» secours en faveur de tous... Une
» vague énorme se brise alors sur la
» chaloupe, & j'entends un cri uni-
» versel... Je crus distinguer ceux
» de Julie... Ils reparoissent... Les
» Matelots redoublent leurs efforts...
» Une second vague!.. Je ne les re-
» vis plus...

» Cette horrible scène ne s'effa-
» cera jamais de ma mémoire. Je
» tombai évanoui sur le rivage...
» Quel objet en revenant à la vie!
» Le corps inanimé de ma Julie
» étoit à mes pieds. Hélas! elle n'é-
» toit plus. La seule consolation que
» le ciel me donna, fut de lui ren-
» dre les devoirs funèbres... J'enfer-

» mai tout mon bonheur ſous cette
» tombe. Je me jettai à genoux au-
» près d'elle : je lui fis ſerment d'at-
» tendre ici le moment qui me réu-
» niroit à elle... Je viſite le matin
» & le ſoir ſon tombeau. J'y vais
» implorer le Dieu de miſéricorde
» de hâter l'inſtant de ma deſtruc-
» tion... Je ſens que nous ne ſerons
» pas long-tems ſéparés, & que je
» la retrouverai bientôt, pour ne la
» plus quitter «.

Il ne m'en dit pas davantage, & ſans paroître ſe ſouvenir qu'il n'étoit pas ſeul, il marcha, avec précipitation, vers un petit Oratoire, qu'il s'eſt formé ſur le rivage, auprès du tombeau de ſa Julie. Je le ſuivis, & je le vis ſe jetter à genoux... Je reſpectai ſa douleur, & je revins joindre Madame Desroches & ſa compagnie.

Je n'approuve pas, mais j'admire sa séparation du monde... La solitude, la dévotion, sont, peut-être, les seuls baumes qui conviennent aux blessures de l'amour. Le cœur est trop amolli par la tendresse, pour se guérir par des remédes ordinaires.

J'ai voulu mener Madame Desroches & ses amis, voir l'Hermite : je n'ai pu les y déterminer. J'ai retourné lui dire adieu. La compassion que je lui ai montrée, lui a plu, & il m'a témoigné du regret de ce que je l'ai quitté sitôt... Je l'ai engagé à recevoir quelques présens que je lui enverrois... Mais il ne veut rien recevoir.

A 7 heures.

Nous voyons un vaisseau qui fait voile pour l'Angleterre : Madame Desroches veut bien envoyer cette

lettre à ſon bord. Nous couchons encore ici cette nuit. Demain matin nous retournerons chez elle. Adieu, chere Lucie.

RIVERS.



LETTRE

couchons
ain matin
le. Adieu,

ERS.



LETTRE



LETTRE XXXIII.

Miſs Bell Fermor à Miſs Lucie Rivers.

A Québec, ce 12 Octobre.

Votre frere eſt fou & m'impatiente ; il prend bien ſon tems pour courir les bois ! Il ne ſçait pas apparemment que nous avons beſoin de lui ici... Le Gouverneur tient aſſemblée deux fois la ſemaine, & nous avons encore eu un grand bal depuis qu'il s'eſt aviſé de partir... Toutes ces fêtes ſont agréables ; mais on s'apperçoit qu'il y manque. Jugez-en par ce que nous avons fait ce matin. Nous avons couru les Egliſes & les Temples des trois Religions que l'on ſuit ici. Je ne ſçais ſi c'eſt par conſtance ou par préjugé ; mais je

préfére la mienne. J'ai donc été à la Messe, au Service Anglican & à l'Assemblée Presbytérienne... Ce que j'ai vu m'a fait imaginer une comparaison, qui peut donner une idée du culte des trois Religions. La Romaine, dans ses cérémonies, ressemble à la femme d'un citoyen, richement parée, mais trop éblouissante, trop magnifique. Une fille gauche, rustique, grossiere, est l'image du culte Presbytérien... Mais la Religion Anglicane semble réunir ce qui distingue une femme de qualité élégante, modestement mise, unie & simple dans sa propreté, comme le dit Horace, mon Auteur favori; le dogme est autre chose. Je ne parle ici que de l'extérieur.

Je ne suis pas si réservée sur le compte du Chevalier... Je le cherche jusques dans l'ame. Il part heureusement ce soir pour Montréal

avec toute la famille Melmoth ; mais Emilie ne part point avec eux: je l'ai engagée à paſſer quelques mois avec moi, & après bien des difficultés de la part de Madame Melmoth, j'ai réuſſi à l'obtenir. Je me réjouis du départ du Chevalier. Son éternel ſourire, & ſa figure qui fait des efforts pour parler, & ne dit rien, m'ennuyent à la mort. Je doute fort que je permette jamais à Emilie de l'épouſer..... La préſence de cet homme la feroit mourir en moins de huit jours ſans autre maladie.

Ils dînent tous ici, & j'ai quelques ordres à donner... Bon ! voilà le cuiſinier qui crie..

A 8 heures du ſoir.

Dieu ſoit loué! les voilà partis.. Je n'ai jamais vu d'amans ſe ſéparer plus philoſophiquement. La jolie paire! comme ils ſont tendres, empreſſés !

Bob vient de me dire qu'il ſçait depuis une heure où eſt votre frere, & il me demande s'il ne fera pas bien de l'aller trouver. Je lui dis de partir ſans différer... Je vais lui écrire: Adieu.

BELL FERMOR.



LETTRE XXXIV.

Le Colonel Rivers à ſa ſœur Lucie.

A Kamaraskas, ce 14 Octobre.

LEs poſſeſſions de Madame Desroches ſont preſqu'auſſi déſertes que les terres que je pourrois choiſir. Je ne ſçais ce que je ferai. L'eſpérance la plus flateuſe que j'avois conçue de cette courſe eſt qu'elle diſſiperoit mon chagrin... Je me ſuis trompé, il ne s'affoiblit point ; rien ne m'intéreſſe, rien ne peut attirer mon attention...Mon eſprit n'admet qu'une ſeule idée... Emilie ne ceſſe de le remplir... Je rode çà & là comme le premier homme, lorſqu'il fut chaſſé du jardin d'Eden... Et tout ce que je vois ne fait qu'augmenter ma mélancolie.



Les femmes ſont pénétrantes en tout ce qui intéreſſe le cœur... Madame Desroches ſourit de me voir dans cet état, & dit que je ſuis amoureux... Mais ce n'eſt pas un ſourire de reproche ou de plaiſanterie... Il exprime la tendreſſe & la compaſſion de ſon ame.

Ce 15 Octobre.

Mon valet-de-chambre a découvert ma retraite, & il arrive. Il m'apporte une lettre de Miſs Fermor... Elle veut, elle exige que je retourne ſur le champ à Québec. Le mariage d'Emilie eſt différé juſqu'au printems. O! Lucie, quelle nouvelle! & que le cœur humain eſt foible!.. Je pars à l'inſtant : je ne peux pas cacher ma joie... Differé!.. Un rayon d'eſpoir m'anime... avec quel plaiſir ne vaïs-je pas m'y livrer?

RIVERS.

LETTRE XXXV.

Sir John Temple au Colonel Rivers.

A Londres, ce 23 Juillet.

LEs regrets, les gémiſſemens ſont le langage de toutes nos *charmantes* douairieres... Elles ne parlent que du Colonel Rivers & de ſon abſence... Tu étois ſi libéral dans tes attentions pour elles, qu'elles ne peuvent s'en taire.

Je me divertis de les voir s'affliger de la perte de l'*homme charmant*, *de l'homme à ſentimens*, *de l'homme de goût*, dont elles ſont privées... de l'homme enfin, qui, unique, peut-être, dans ſon eſpèce, n'aime & n'admire que les *beautés mûres*, & ne croit pas qu'une femme mérite d'attention, ſi elle n'a paſſé depuis

long-tems ſa majorité... Oh ! ma foi, elles ont raiſon, la perte eſt irréparable....

Lady Sidney a, ſur-tout, pris la choſe au ſérieux : je la rencontrai devant-hier dans le Parc. » Vous lui » écrivez, n'eſt-ce pas, Monſieur » Temple ? -- Quelquefois -- hé » bien, aſſurez-le, je vous prie, ſur » tout ce qu'à de plus ſacré la parole » d'une femme d'honneur, que je » lui étois extrêmement attachée... » Mais les choſes ont changé... Il » s'en eſt allé, il m'a abandonnée... » Ma foi les abſens ont tort... Il » n'a qu'à ſe ſouvenir d'une certaine » épigramme Françoiſe qu'il m'a ex- » pliquée : Monſeigneur, diſoit une » jolie femme à un Evêque, que » votre abſence ſoit courte !.. Une » Maîtreſſe eſt comme un Bénéfice » qui oblige à réſidence «.

Lady a mis le conſeil à profit.

Wilmot porte à ſes doigts des preuves ſalutaires que ton ſéjour en Amérique eſt trop long... Et voilà de tes *beautés mûres.*

J'en trouverai, peut-être, ce ſoir quelqu'autre au Waux-hall... Adieu. Je pars demain pour ma terre du Rutland... Je t'écrirai de là. Je n'ai pas le tems de faire de longues lettres à Londres : j'y ai d'autres occupations.

J. TEMPLE.

J'ai été voir ta mere. Elle jouit de la meilleure ſanté ; mais elle voudroit bien te revoir en Angleterre. Miſs Lucie embellit tous les jours... Réellement, elle devient ſi belle, que je crains de réitérer ma viſite.



LETTRE XXXVI.

Le Colonel Rivers à Sir John Temple.

A Québec, ce 16 Octobre.

JE viens d'une course que j'ai faite dans le bas de la riviere. Je suis fatigué, & ne sortirai point ce soir... Je passerai le tems à te faire réponse.

Je t'admire de faire une plaisanterie d'une chose qui est si ordinaire. Il faut, au moins, qu'une raillerie soit assaisonnée du sel de la nouveauté. Lady Sidney n'a pu soutenir les rigueurs de mon absence ?... Elle a Wilmot... quel mal à cela ?.. Je n'aurois qu'un reproche à lui faire : ce seroit d'avoir choisi un homme moins aimable. Je ne lui reproche point

d'inconſtance Un voyage auſſi long a toute l'apparence d'une abdication en forme.... Un amant qui a paſſé la mer Atlantique, & s'occupe à défricher des terres dans le Canada, eſt civilement mort pour l'Europe, ſelon le code de Cythère... Lady Sidney a eu raiſon, & je l'approuve... Dis-lui ſeulement qu'elle ſe ſouvienne de tems en tems de moi.

Tu badines ſur mon goût. Je l'ai eu, je l'avoue. Mais ſi cela aiguiſe tes petits ſarcaſmes, le principe qui m'a guidé mérite au moins ton éloge. Je n'ai pu me défendre de faire quelques excurſions dans le monde de la galanterie... Mais j'ai voulu qu'il y eût le moins de mal poſſible... Je ne ſuis pas de ces hommes qui croyent avoir des droits ſur toutes les femmes, & ſur chaque femme en particulier. Celles qui ſont mariées ſont à d'autres, & la ſéduction

de l'innocence eſt une horreur. Trop délicat, trop vain pour aller marchander les faveurs, ou plutôt les rigueurs empoiſonnées des filles de la proſtitution; il ne me reſtoit qu'une reſſource...Les veuves vinrent à mon ſecours. Libres & ne dépendant que d'elles-mêmes, c'étoit à elles à ſe défendre, & je n'avois rien à me reprocher. Voilà mon ſyſtême, & je l'ai toujours ſuivi, du moins, en Angleterre : mais, paſſé le détroit, autres uſages, autres mœurs ; ce n'eſt plus la même choſe. Je n'ai jamais mis le pied à Calais que mes idées ſur les femmes n'ayent changé tout-à-coup. Telle eſt la force ſurprenante du préjugé local. Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais dit un mot d'amour à une femme mariée en Angleterre... Mais en France, où les mariages ſont faits par les parents, & preſque toujours ſans

inclination de part & d'autre... où il n'y a presque pas de fille qui, en jurant, tout haut, d'être fidèle au nœud conjugal, ne fasse vœu, tout bas, de le rompre au premier moment favorable... & point de mari qui ne se promette d'en chercher l'occasion de son côté... Quel mal y a-t-il de saisir l'à-propos?... Le scrupule n'a jamais inquieté ma conscience sur ce point... Ce n'est qu'en Angleterre qu'il m'a parlé, & les veuves devroient se réunir pour m'ériger une statue. Ce monument attesteroit que j'ai fait mon possible pour prouver que la décence, la bonne morale & le bon ordre exigent que les hommes s'adressent à elles.

Ce 17.

Je croyois n'avoir plus rien à te dire; mais on m'apporte en ce moment la lettre que tu m'as écrite du

Rutland, & cela allonge la mienne.

Peu s'en faut que tu ne me fâches contre toi.... Quelles idées, bon Dieu! tu as de l'amour! La coutume a presque rendu insipide la plus belle moitié de l'espéce humaine, & tu voudrois la rendre plus insipide encore! Notre tyrannie n'a-t-elle donc pas assez fait? C'en seroit une cruelle, que de réduire, en ce sexe charmant, le plaisir d'aimer & d'être aimé aux trois ou quatre premieres années de sa jeunesse... Il est formé pour sentir la tendresse : les femmes sont nées avec des affections plus vives que les hommes... Nous ne leur accordons que le privilége d'être aimables & de nous plaire, & tu voudrois qu'elles le perdissent avant le tems; que la nature leur enleve les attraits qu'elle leur avoit prodigué... C'est un mê-

lange de barbarie & de faux goût que je ne te pardonne pas.

Les femmes ne ſont jamais ſi charmantes que lorſqu'elles joignent les attraits de l'eſprit à la beauté du corps, & qu'elles ſentent les paſſions qu'elles inſpirent. Une fille dans ſa premiere jeuneſſe, reſſemble à un arbre en fleur... Un peu plus avancée en âge, je la compare à un arbre qui porte des fruits; mais ſi elle conſerve ſes charmes juſqu'à ce que ſon eſprit ait acquis toute ſa perfection, elle reſſemble alors à un arbre qui, dans les climats heureux, porte à la fois des fleurs & des fruits.

Je viens d'en trouver une de cette eſpece, au milieu de nos forêts, & j'ai reſté tête-à-tête avec elle une ſemaine entiere. C'eſt une jeune veuve, vive, ſenſible, belle,

pleine d'eſprit : qu'elle occaſion ; John !.. Le murmure des eaux, le ſilence des bois, la fraîcheur du gazon, le parfum des fleurs, une longue privation.... Mais ne fais point de maligne conjecture. Tout cela n'a pas excité en moi la moindre ſenſaſion pour la belle veuve... Une raiſon plus puiſſante m'a forcé à l'inſenſibilité..... O ciel ! qu'allois je dire ? Eſt-ce à un homme qui s'étudie à trahir ſans ceſſe l'amour, à ſçavoir ſes ſecrets ?

Je t'aime beaucoup, John.. mais tes viſites à ma ſœur ne me plaiſent guère. J'ai mille raiſons pour ſouhaiter qu'elle ne faſſe pas connoiſſance avec toi.

Adieu, je n'ai pas le tems de t'écrire davantage... J'ai dérobé cette demi-heure à la plus aimable des femmes, ou plutôt à mes

plus doux plaiſirs. Sois reconnoiſſant, je te prie, de ce ſacrifice. Encore une fois, adieu.

Rivers.



LETTRE XXXVII.

Miss Bell Fermor à Miss Lucie Rivers.

Ce 18 Octobre 1766.

ENfin, il est revenu, & sa gaieté, sa vivacité sont inconcevables. Il passa hier toute la matinée avec nous... Il aime à nous voir seules, & nous étions seules... Nous nous promenâmes tous trois dans le bois, en folâtrant. Je n'ai point encore passé de jour plus agréable depuis que je suis en Canada... J'aime à faire des folies à la promenade, & ce n'est le goût de personne ici. Votre frere l'a au suprême degré. Le tems, pour me servir des expressions Canadiennes, étoit *superbe &*

magnifique. Nous n'en aurons pas beaucoup encore de cette magnificence, & j'ai résolu de mettre à profit ce qui nous en reste... J'ai donné ordre à votre frere de venir se promener avec nous du matin au soir, chaque jour, & tous les jours.

Le cher homme! qu'il étoit content de nous voir! Mais nous avons bien partagé sa joie. Emilie, cependant, s'efforçoit de paroître tranquile. Je n'ai jamais vu tant de plaisir briller sur deux visages..... ni plus de peine d'un côté à vouloir le cacher.

Mais sçavez-vous que Fitzgérald est réellement un homme fort aimable? Je suis pourvue d'un instinct que j'admire... Son nez aquilin, ses yeux d'aigle me firent juger, dès que je le vis, qu'il avoit

de l'eſprit... Je ne me ſuis point trompée ; oh ! ce ſont des indices ſûrs... Je crois que nous allons devenir amis... Je ne ſçais quoi m'a chuchoté de l'admettre avec nous, pour faire la partie quarrée... j'y ſuis ſouvent ſeule, & cela me déplaît... Je lui ai dit le deſſein que j'avois formé ſur lui... & il en eſt charmé... Je m'imagine auſſi qu'il ſçait folâtrer... Bon ! ſi cela eſt, ſon affaire eſt faite. Cette perfection aſſure ſon triomphe, & je ſuis une femme perdue.

On dit qu'il a beaucoup de bon ſens, qu'il eſt généreux... J'éprouverai tout cela. Je ne connois encore de lui que l'écorce... Son maintien eſt agréable, ſes yeux perçans ſont fort beaux ; il a de belles dents : tout cela me convient ; je ne demande pas d'autres beautés à un homme...

Il a quelque traces de petite vérole... Rien ne va mieux à un Officier... Cela lui donne un air martial.

Il vient... Le vainqueur arrive. Je le vois à travers les arbres... Mais regardez donc, Lucie... Voyez comme il a bonne grace à cheval! c'eſt un ſigne de bonne éducation... Allons, allons, c'en eſt fait, je le mets à ma ſuite.

Emilie s'étonne de ce que je n'ai jamais aimé. La raiſon, cependant, en eſt bien ſenſible... Ma gaieté continuelle, mon papillonage avec vingt hommes à la fois, m'ont empêché de m'attacher à un ſeul... Je ne connois point de meilleure recette : il n'y a que la tranquilité & les longs tête-à-tête qui ſoient dangereux. Mais quelle eſt votre méthode à vous, Lucie? Il me ſemble que vous vous êtes aſſez bien

battue en retraite avec la petite divinité... Mais le moment de ſa victoire arrivera, prenez-y garde, ou plutôt faites comme moi, deſirez avec prudence qu'il ne tarde pas.

B. FERMOR.





LETTRE XXXVIII.

Le Colonel Rivers à ſa ſœur Lucie.

A Québec, ce 19 Octobre 1766.

JE vous ai promis le récit de mes aventures : mais je ne vous tiendrai pas parole aujourd'hui, ma chere Lucie ; vous ne m'avez point écrit depuis quelque tems, & je ſerois fort inquiet de vous & de ma mere, ſi je n'avois reçu de vos nouvelles par Temple.

Il m'a écrit qu'il vous avoit été voir. La tendre amitié que j'ai pour vous, ma chere Lucie, m'engage à vous avertir que c'eſt une connoiſſance qui ne vous convient pas, & que vous devez l'éviter autant que vous le pourrez, ſans bleſſer les loix de la politeſſe. Temple eſt mon

meilleur ami, & je l'aime plus qu'aucun autre homme. Ce seroit un cavalier sans reproche, s'il avoit une autre idée des femmes. Ce qu'il en pense est indigne de tout le reste de son caractere. Il ignore les perfections qui ornent la portion estimable de votre sexe ; vos vertus lui sont inconnues, & je ne le crois pas susceptible de la tendre affection qui peut, seule, rendre heureuse une femme aimable. Il n'en est pas moins poli ni moins attentif envers les Dames, & ses manieres tendent toutes à faire croire à une femme qu'il lui est attaché, quand il ne l'est pas. Ses vertus sont brillantes & forcent l'estime à le considérer. Il est noble, généreux, franc, brave, excellent ami... Mais pour une femme d'honneur, qui ne connoît pas l'artifice des hommes, c'est le séducteur le plus dangereux & le plus redoutable.

Cependant

Cependant, chere Lucie, ne faites point de mépriſe ſur ce que je vous dis. Quand vous ne ſeriez pas la ſœur de ſon ami, il ſeroit incapable de former des deſſeins dont vous auriez à rougir ; & s'il avoit cette indignité, je ſçais que vous ne l'écouteriez pas. Ce n'eſt point cela que je crains. Je crains pour votre cœur. Il eſt tendre, vous êtes jeune & ſans expérience ; vous n'avez point encore aimé, & mon inquiétude pour votre tranquilité me fait appréhender que vous ne vous engagiez dans une chaîne dont le mariage n'étreindroit jamais les nœuds.

J'ai revu Emilie. La maniere dont elle me reçoit, me flatte infiniment. Je ne puis douter de l'amitié qu'elle a pour moi.... Mais, eſt-ce ſa ſeule amitié que je deſire ? Sa tranquilité, l'indifférence avec laquelle elle a pris le retard de ſon mariage, me diſent

aſſez qu'elle n'aime pas l'homme qu'on lui deſtine.... C'eſt une victime que l'avarice de ſes amis vouloit immoler à la fortune......... Elle le ſent.... Mais.... Et que puis-je eſpérer ? Hélas ! quand je ſerois aſſez heureux pour lui plaire, quand elle ſeroit entiérement dégagée du Chevalier Clayton, ma fortune me permet-elle de ſonger à elle ? Me réſoudrois-je à la réduire à l'indigence en Angleterre, ou à la condamner à un éternel exil dans le Canada ? Je n'oſe me queſtionner moi-même ſur ce que je deſire, ni ſur ce que je me propoſe... Je me livre, cependant, malgré moi, au plaiſir de la voir, & de m'entretenir avec elle....

L'avenir m'importune.... Je n'y veux plus ſonger. Je ne veux que jouir uniquement de la douceur préſente de ſçavoir que j'ai mérité ſon eſtime & ſon amitié.... Je me borne

à lui marquer toutes ces petites attentions qui plaisent à un cœur sensible.... Je les ai pour elle aussi naturellement qu'elles sont forcées dans le Chevalier Clayton.

Il est à présent à Montréal. L'absence de sa Maîtresse ne l'empêche pas de s'y réjouir.... Elle le sçait.

Je la verrai tantôt. J'ai déja passé deux jours entiers avec elle à Sillery... Demain est un jour de Fête : il y a grande assemblée chez le Gouverneur.... Mais tout cela intéresse-t-il ma Lucie ?

RIVERS.



LETTRE XXXIX.

Le Colonel Rivers, à Sir John Temple.

Ce 19 Octobre 1766.

Je t'ai parlé, mon cher John, d'une veuve charmante, que j'ai trouvée au milieu des Forêts. Elle m'a reçu le mieux du monde ; & je serois charmé de lui prouver combien j'en suis reconnoissant. En voici heureusement une occasion : elle m'écrit, pour me prier de m'intéresser au succès d'une affaire qu'on lui suscite à Londres.... J'ai compté sur toi pour me seconder.

La guerre & les fréquentes excursions des Sauvages de l'un & l'autre parti, l'ont empêchée de faire cultiver toutes les terres dont elle avoit

obtenu la conceſſion ; & des envieux veulent lui ravir ce qu'elle a été forcée, par les circonſtances, de laiſſer en friche. Il s'agit de prévenir leurs ſollicitations. Cela me paroît d'autant plus facile, qu'elle a fait marché avec des Acadiens pour la culture entiere de ce qui n'a pu encore en recevoir. J'envoie tous les détails à mon Avocat ; je te prie de l'aller voir, & de faire tout ce qui ſera en toi pour appuyer le mémoire qu'il te donnera.... Je ne doute point du ſuccès, s'il dépend de ton zèle.... Il y aura, ſans doute, quelques frais : payes tout ce qu'il faudra, je t'en prie.

RIVERS.



LETTRE XL.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

Ce 21 Octobre 1766.

On n'a jamais tant dansé, sans être fatigué. Je n'ai presque pas cessé, depuis hier au soir, jusqu'à ce matin à quatre heures.... Fitzgerald me menoit.... Il me plaît de plus en plus. C'est une espéce de singe, qui sçait tour-à-tour être attentif & nonchalant.... & cela fait un effet surprenant. Il semble qu'il devine que rien n'attache tant une femme de mon humeur à son Amant, que la crainte de le perdre.... Il sçait faire naître & entretenir cette crainte.

Votre frere a dansé avec Emilie.... Ils étoient charmans. On l'a beaucoup

plus admiré cette fois-ci qu'au premier b.... Il eſt le favori de toutes les femmes : il n'y en a pas une qui ne tourne un œil d'envie ſur lui..... Moi-même j'oublie quelquefois que j'ai un Œdipe, qui lit dans mon âme... Il a de ces attentions qui ne manquent jamais de plaire aux femmes : il a même l'art de montrer des égards à une ſeule, ſans bleſſer la vanité des autres. Elles ſeroient vingt autour de lui, celle qu'il aime ſeroit préſente, il agiroit de maniere qu'il n'y en auroit pas une qui ne s'imaginât qu'elle a la ſeconde place dans ſon eſtime, & que ſi ſon cœur n'étoit pas déja engagé, elle auroit toute ſa tendreſſe.

Je ne connois perſonne à qui les yeux ſoient plus utiles.... Il ſemble qu'il n'a pas beſoin de parler pour s'expliquer ; ils diſent tout ce qu'il veut dire....

Mais ne vous imaginez pas qu'il

ſoit le ſeul qui ait d'auſſi bons interprètes : Fitzgerald a auſſi des yeux, & des yeux qui ſçavent parler : ils ont un regard d'inattention, d'indifférence.... En vérité, ce petit homme eſt divin. On ne peut y réſiſter....

L'Hiver calmera, peut-être, ces efferveſcences. : il approche. Nous avons déja beaucoup de neige ; mais elle fond. Il fait beau. Le tems eſt un mêlange particulier d'Eté & d'Hiver, qui ne ſe voit, peut-être, qu'en Canada. Dans des endroits il y a de la neige d'un pied de hauteur ; dans d'autres, la pouſſière aveugle.

Adieu. Le petit ſentier eſt couvert d'une douzaine au moins de nos Petits-Maîtres, qui deſcendent ici. Il faut aller ſe mettre ſous les armes. J'ai le privilége, à ce qu'on dit, de n'avoir pas beſoin de parure pour être redoutable.

B. FERMOR.

LETTRE XLI.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

10 Novembre 1766.

Nouvelle! Les Sauvages nous assûrent, de la part des Castors, que l'Hiver qui se prépare sera doux..... Ces animaux n'ont pas fait des provisions si abondantes qu'à l'ordinaire ; cela sert d'almanach au pays.... Mais ne trouvez-vous pas singulier qu'ils aient plus d'intelligence que nous ?....

Tout ce qui nous regarde ici, se prend de la maniere la plus aisée & la plus tranquile. Nous sommes d'une Philosophie.... Le Chevalier ne manque pas d'écrire tous les quinze jours à Emilie, des Lettres tout-à-fait sensées, & Emilie y répond avec

toute la régularité qui s'obſerve dans le comptoir d'un Banquier.... Il nous annonce ſon retour ici à Noël...... On l'attend certainement ſans impatience........ En revanche, nous ne laiſſons pas perdre une occaſion de nous amuſer. Il eſt abſent; mais nous avons ici un homme que nous aimons, peut-être, autant que lui, & qui poſſéde au plus haut degré l'art d'adoucir les peines de l'abſence....

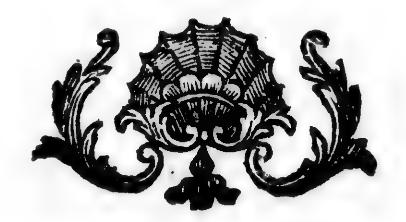
Je ne ſçais ſi les Caſtors ne ſont pas un peu menteurs. Il fait très-froid, & nous avons déja une quantité prodigieuſe de neige.... On veut me conſoler, en diſant que ce n'eſt rien. Mais les précautions que l'on prend me font friſſonner d'avance. On cole les fenêtres, pour empêcher l'air d'entrer. On garnit les portes de fourrures.

Les voitures d'Hiver commencent déja à ſe montrer: elles me plaiſent

infiniment. Il y en a de deux ſortes, d'ouvertes & de fermées. Les premières ſont des eſpéces de chaiſes à un cheval ; les autres reſſemblent à un carroſſe : on les aſſujettit ſur des traîneaux, pour courir ſur la glace ou ſur la neige ; on ne s'en ſert pas encore, mais je les préfére, d'avance, aux voitures ouvertes. Quels jolis tête-à-tête on peut s'y ménager ! Nous en aurons trois de cette eſpéce...... Emilie vouloit abſolument que celle de Rivers fût ouverte.... Moi j'éxigeois de Fitzgerald que la ſienne fût fermée...... Mon pere a mis tout d'accord par ſon exemple. Que dire, quand un pere parle ? Il a bien fallu qu'Emilie cédât.... Tout ce qu'elle a pu exiger, c'eſt que la voiture de Rivers ne ſeroit pas préciſément deſtinée pour elle ſeule & pour lui ; &, complaiſament, j'ai demandé, par rapport à moi, qu'il en fût de même

de celle de Fitzgerald. On les offrira indifféremment à toutes les Dames. On les arrange : il n'y en aura ſûrement point d'auſſi brillantes à Québec ; & les deux Héros ſe diſputent à qui des deux aura la plus belle...... Nous verrons cela. C'eſt un point d'honneur bien intéreſſant !

B. FERMOR.



LETTRE XLII.

Le Colonel Rivers, à sa sœur Lucie.

A Québec ce 14 Novembre.

L'HIVER commence à se faire sentir bien vivement, pour des gens qui n'y sont pas accoutumés....... Mais ce qui me fâche, c'est que je ne puis plus vous écrire qu'une seule fois par les vaisseaux. Il n'y aura plus, après ce tems, qu'un Paquebot de mois en mois.

Quelle peine! Je serai forcée, malgré moi, de vous parler moins souvent d'Emilie: elle devient tous les jours plus aimable. Je ne suis presque pas un moment absent d'elle, & je lui découvre à chaque instant de nouveaux charmes. La justesse de son

jugement est au-delà de toute expression..... Son esprit est orné de toutes les connoissances que j'ai toujours souhaité qu'eût le beau Sexe. Son âme sensible est ouverte à toutes les sensations tendres & délicates.... Elle est belle, très-belle.... Mais elle seroit privée de tous ses attraits extérieurs, qu'on ne l'en aimeroit pas moins; elle a l'âme de la beauté...... Les traits les plus réguliers, n'ont que de foibles agrémens, quand ils n'expriment pas la douceur & la sensibilité; & les plus indifférens touchent, affectent, lorsqu'ils en sont animés.... & cette douceur, cette sensibilité, sont le partage d'Emilie: elles n'ont jamais été si aimables dans une autre...... Mais pardonnez, Lucie...... Je ne vous parle que d'elle....... Ah! si vous la voyiez, vous seriez étonnée que je puisse finir des Lettres dont elle est le sujet.... Adieu.

RIVERS.

Miſs Fermor ne veut pas que je vous écrive rien de ce qui ſe paſſe.... C'eſt elle qui s'en charge.



LETTRE XLIII.

Madame Melmoth, à Miss Emilie Montague.

A Montréal, ce 14 Novembre.

NOUS espérions, ma chere Emilie, vous revoir à Montréal avant ce tems-ci. . . . Je vous permets d'aimer Miss Fermor ; elle le mérite assurément : mais vous avez ici des parens qui vous aiment tendrement, & qui se croient, par cette raison, en droit de réclamer aussi des marques de votre amitié. Ils ne vous disent point qu'un oncle mourant vous a laissée sous leur protection. Cela auroit l'air de prétendre à quelque autorité, & nous ne voulons rien de vous que de vous-même. Je pourrois, pourtant, ajouter que vous devez de certains

égards au Chevalier; mais ce que je vous ai dit à ce ſujet, ne vous a pas plu, & je ne vous en parlerai pas.

Le chemin de Québec ici va devenir impraticable pendant plus d'un mois.... Je voudrois que vous n'attendiſſiez pas, pour revenir, que les glaces puiſſent porter les voitures... Mais ſi vous ne revenez pas cette ſemaine (le ſeul temps que les chemins ſeront encore paſſables,) vous pourrez attendre le voyage du Chevalier & revenir avec lui vers Noel. J'écrirai à Miſs Fermor, pour la prier de vous accompagner. Elle n'eſt point encore venue à Montréal, & nous tâcherons de réunir le plus d'amuſemens qu'il nous ſera poſſible au plaiſir qu'elle aura de voir un pays qu'elle n'a point vu.

Une légére fiévre m'a fait garder mon appartement pendant quelques jours. J'en ſuis heureuſement débar-

raſſée. M. Melmoth & le Chevalier ſe portent très-bien. . . . Ils ont la plus grande impatience de vous revoir. . . Vous pouvez juger de la mienne par les ſentimens qui vous attachent pour toujours votre amie

E. MELMOTH.



LETTRE XLIV.

Miſs Emilie Montague, *à Madame Melmoth.*

A Sillery, ce 20 Novembre.

Je ſuis extrêmement flatée des reproches obligeans que vous me faites... mais, Madame, j'ai mille raiſons pour vous prier de ne point éxiger que je retourne ſi-tôt à Montréal. J'ai pour le Chevalier l'eſtime la plus ſincére, & je connois toute la force de nos engagemens... Ce n'eſt point lui, malgré cela, qui peut m'engager à retourner chez vous. La ſuſpenſion de notre mariage, pour ne rien dire de plus, éxige de ma part la conduite la plus circonſpecte à ſon égard... & ſon abſence me délivre d'une contrainte très-pénible qu'il faudroit que j'obſervaſſe ſi

j'étois avec lui. La même raiſon m'empêchera de retourner en même temps que lui à Montréal, quand même Miſs Fermor m'y accompagneroit.

Vous concevez à merveille vous-même, Madame, qu'il eſt convenable que je reſte ici juſqu'à ce que Madame ſa mere me faſſe l'honneur d'approuver une ſeconde fois ſon choix, ou que nos engagemens ſoient entierement rompus. Madame Clayton eſt une mere prudente, elle ſçait le monde, & je ſuis très-perſuadée qu'en retardant une union qu'elle avoit déſirée, elle a conſidéré que la ſituation de ſon fils devoit apporter du changement aux choſes.

Pour moi je vous avoue que la conduite du Chevalier depuis ſon retour de la nouvelle York a infiniment diminué l'eſtime que j'avois conçue pour lui. Il ſe méprend s'il s'imagine que

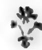
l'accroissement de sa fortune lui donne plus de mérite à mes yeux. Ses richesses ne lui ont, au contraire, servi qu'à développer des défauts que je ne lui avois pas apperçus auparavant.... J'ai peu de goût pour le faux éclat de la vie, & son ostentation ne promet pas du bonheur à un cœur comme le mien. Il n'en peut trouver que dans les plaisirs réels & tranquiles de l'amitié & de la félicité domestique.

Je suis charmée que votre indisposition n'ait point eu de suites. Je suis, avec tous les sentimens de la reconnoissance la plus affectueuse,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissante servante,

EMILIE MONTAGUE.





LETTRE XLV.

Miſs Fermor, à Miſs Rivers.

A Sillery, ce 23 Novembre 1766.

JE viens de voir ſortir le dernier vaiſſeau du port. Quel triſte ſpectacle, ma Lucie ! Nous voila à nous-mêmes & ſéparés du reſte de l'univers pour tout le reſte de l'hiver. Il ſemble que nous ſommes dans l'exil & abandonnés de toute l'eſpéce humaine... .Cette idée m'eſt inſupportable. Que de ſoupirs, que de tendres ſouhaits j'ai envoyés à ma chere patrie ! je ne l'ai jamais tant aimée qu'en ce moment .... Je pleurerois ſi une fauſſe honte n'arrêtoit mes larmes. : . Une péſanteur, que je ne puis vous exprimer, s'eſt répandue ſur tous mes eſprits. J'ai ſuivi le vaiſſeau des yeux

jusqu'à ce qu'il ait tourné la pointe de Levi,& quand je l'ai eu perdu de vue, j'ai cru avoir perdu tout ce que j'ai de plus cher sur la terre. Je ne suis pas la seule qui aye éprouvé cette sensation. J'ai vu le chagrin répandu sur le visage de tous ceux que j'ai rencontrés. . . Ma gaieté ne reviendra pas de plus de quinze jours. Je n'attends son retour que quand je pourrai vous envoyer cette Lettre.

B. Fermor.



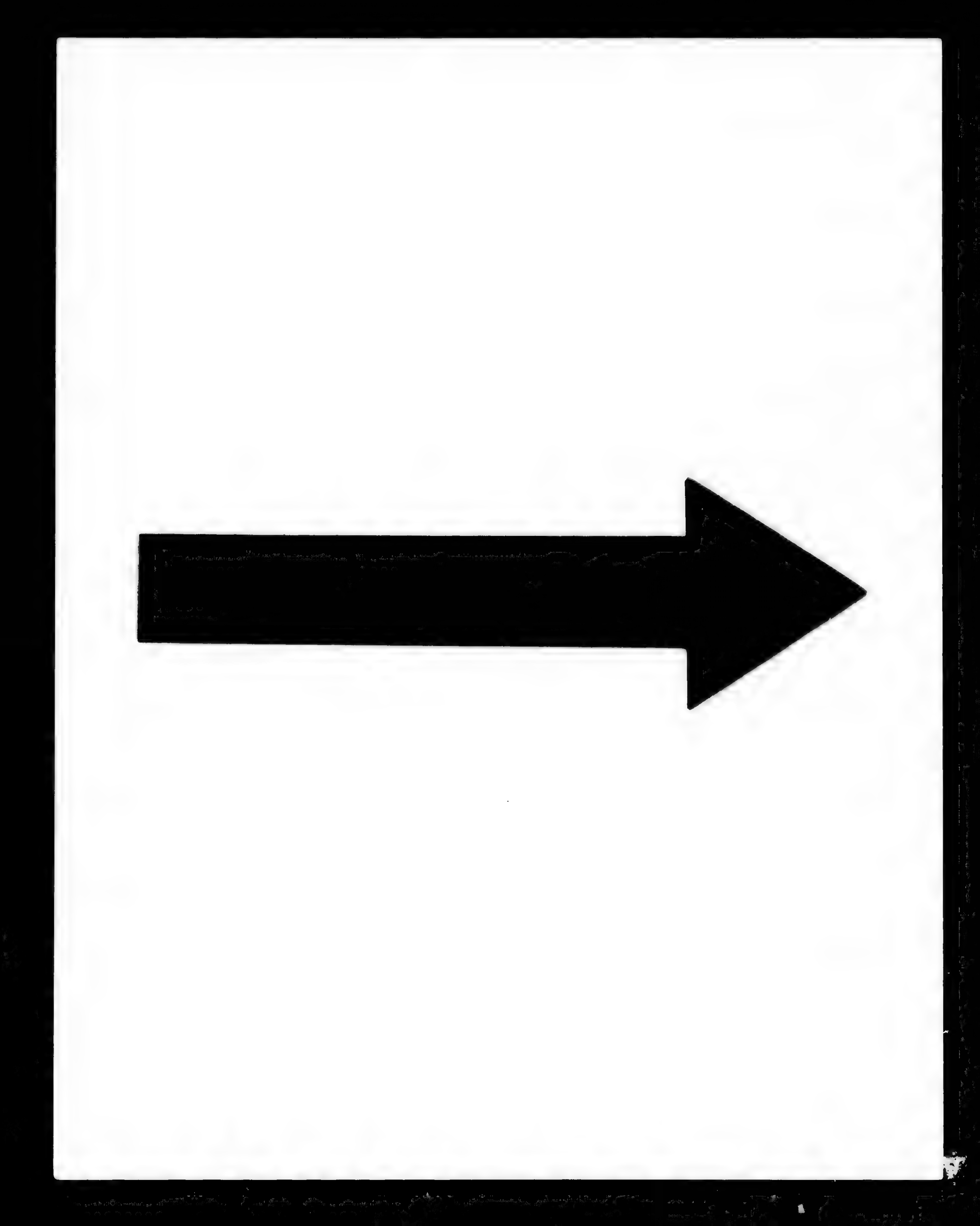
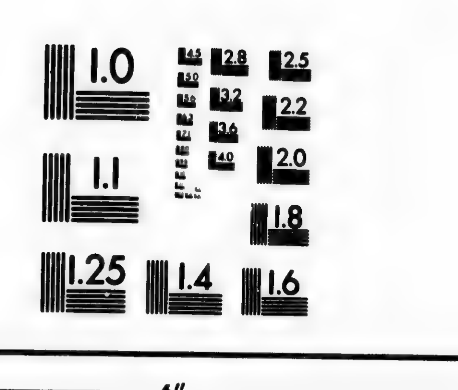


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Ce 1 Décembre.

Il a neigé toute la ſemaine ſans interruption. Heureuſement pour nous que Rivers & Fitzgérald ont été forcés par le mauvais temps de reſter à Sillery ! Je ne ſçais comment nous aurions fait pour réſiſter à notre iſolement : ils ne peuvent encore s'en aller.

Il n'y a pas moyen de ſortir de la maiſon, & nous nous y amuſons de la muſique, de la danſe, de petits jeux. Nous avons voulu eſſayer des cartes, & elles nous ont preſque fait périr d'ennui. La morale a été plus heureuſe.... mais c'eſt cette morale enfant de la gaieté & de l'amour... Oh ! l'amour & la gaieté ſont admirables. Tout paſſe à leur faveur. Un Géométre même qui en prendroit le vernis ſeroit un animal ſupportable.

La neige eſt de niveau à nos fe-

nêtres ;

nêtres quand nous nous éveillons. On nous déterre tous les matins.

Je déſeſpére de voir ſitôt Québec. Mais je m'en conſole ; ceux qui l'habitent ne peuvent s'entrevoir & je me flatte qu'il n'y en a pas un qui aye paſſé ce temps auſſi agréablement que nous.

Je ſçais qu'on tiendra mille propos ſur notre compte pour avoir gardé ces deux hommes ici pendant toute la ſemaine. Ce n'eſt, cependant, que la neige qui en a été cauſe. Mais les femmes nous déteſtent, & l'innocence & la vérité ne ſont pas aſſez fortes pour faire taire dans une femme le dépit de ſe voir enlever ſes adorateurs. Fitzgérald & Rivers ont l'air de l'être de toutes les Dames, & ils ſont avec nous ! quel crime ! cela ne ſe pardonne pas. Et puis il y a bien d'autres griefs. Il ne ſont pas les ſeuls qui nous ſuivent. . . Nous ne paroiſſons jamais

que nous n'en ayons une douzaine autour de nous. Il eſt vrai que nous ſommescommunémentaccompagnées d'une Dame Françoiſe. . . . mais elle a plus de cinquante ans, & l'on voit bien que ce n'eſt pas pour elle qu'ils viennent. Elle n'eſt placée là, tout au plus, que pour mon pere. La foule de jeunes gens qui nous entourent quand nous ſommes au bal fait un effet ſingulier. . . Les jeunes Demoiſelles, les jeunes femmes ſe rengorgent, baiſſent les yeux, rougiſſent, ouvrent & ferment leur éventail & ſe mordent les lévres de colère. . .Jugez de mon plaiſir ! . .J'acheve de les anéantir par mon air fier, impertinent. . . & je triomphe. .mais,Emilie,modeſte,humble ſemble, au contraire, par ſon air doux & poli, les prier de ne point ſe fâcher qu'elle ſoit plus aimable qu'elles... C'eſt un défaut, je le lui ai dit, j'aime, moi, à faire paroître tous

mes avantages & à en accabler toutes celles qui ont le petit eſprit de vouloir ſe faire préferer. Le beau titre de n'avoir à montrer pour tout droit qu'une jolie figure ! On trouve des fleurs ſans odeur qui ſont auſſi belles que les roſes... mais on préfére les roſes.

L'idée que vous avez de Québec eſt extrêmement juſte. C'eſt une de nos Villes de Province du troiſiéme ordre. Beaucoup de politeſſe, de l'hoſpitalité, un peu de ſociété. Une grande paſſion pour les cartes, de la médiſance, des ſcandales même, de la danſe & bonne chere. Tout cela eſt fort agréable pour faire paſſer à certaines gens les longues ſoirées d'un hyver rude...

Ce 3 Septembre.

Ce que j'ai prédit arrive. Mais Emilie n'eſt pour rien dans tous ces

caquets. C'eſt ſur moi qu'ils tombent. Courage, Mesdames, amuſez-vous. Je ſuis gaie & contente à Sillery & pourvu que je ſois toujours hors de la portée de votre babil, tout ce que vous dites m'eſt indifférent... A votre aiſe...

Il y a des querelles à Québec & je ne ſçais ſur quoi.... c'eſt, peut-être, quelquelevain d'anciennes diſputesqui eſſaye de fermenter... Nous ne nous mêlons point de ces brouilleries. Mon pere dit que la politique du Canada eſt auſſi compliquée & auſſi difficile à démêler que celle de tout les petits Princes de l'Empire. Je ne m'inquiete que de la petite République qui eſt en moi-même, & pourvu que j'en ajuſte toujours les reſſorts de façon à me faire régner par tout où je me trouve, je laiſſerai mes eſclaves s'arracher les yeux, s'ils le veulent, pour toute autre choſe. J'obſerve en-

tr'eux une éxacte neutralité. C'eſt le moyen de ſe concilier toutes les factions... Adieu, la poſte va partir.

B. Fermor.



LETTRE XLVI.

Mad. Melmoth, à Miss Emilie Montague.

A Montréal, ce 18 Décembre.

JE conviens, ma chere Emilie, que votre situation est délicate. Mais tandis que vous croyez agir selon ce qu'elle vous prescrit, n'agissez-vous pas au contraire, d'une maniere opposée ?

Je serois fâchée de vous dire quelque chose qui pût vous déplaire. Miss Fermor est charmante ; mais convenez, pourtant, qu'elle est trop jeune & trop gaie pour vous servir de protection. Dans la circonstance où vous êtes, il me semble qu'il n'y a que notre seule maison en Canada qui puisse décemment vous servir d'asyle jusqu'à votre mariage.

Vous croyez que le Chevalier eſt capable de manquer à ſes engagemens ; vous lui faites injuſtice. Je ne vois qu'avec peine que vous vous imaginiez être plus éclairée ſur ſes défauts que vous ne l'étiez..... Il me ſemble que cette étude ne convient point à la tendreſſe qu'il a droit d'attendre de votre part. Il eſt comme tous les jeunes gens de ſon âge, de ſon état & de ſa fortune ; mais ce nouveau ton qu'elle lui fait prendre, ne l'empêche pas d'être le même homme, & vous l'aviez trouvé aimable. Elle n'a point altéré les ſentimens qu'il vous avoit voués ; & vous penſiez que votre bonheur en dépendoit.

Je ſuis de votre goût, je n'aime pas ce faux éclat de la vie dont vous me parlez ; mais ce que vous en penſez me paroît un peu outré à votre âge. Vous êtes heureuſe de ce que je

vous connois aussi bien ; je dirois que cette Philosophie dans l'esprit d'une jeune fille, me paroîtroit suspecte. Les plaisirs, qui suivent l'opulence, sont trop vifs, ils ont trop d'attraits pour la jeunesse pour qu'elle les dédaigne : il n'y a qu'une passion plus vive qui puisse les lui faire mépriser.

Prenez bien garde, mon Emilie ; je connois la bonté & la sensibilité de votre cœur, & si vous vous souvenez que votre situation exige que vous soyez circonspecte envers le Chevalier, elle demande encore plus de réserve envers toute autre personne..... Elle exige de vous plus de délicatesse que l'état même du mariage.

Je compte donc pouvoir vous attendre avec Miss Fermor ou aussitôt que les chemins vous permettront de voyager commodément. Vous ne voulez pas que le Chevalier vous conduise ; je prierai M. Fermor de venir avec vous.

Je ſuis, ma chere Emilie, votre très-affectionnée ſervante,

E. MELMOTH.





LETTRE XLVII.

Miss Emilie Montague, à Madame Melmoth.

Sillery, le 26 Décembre.

JE croyois vous avoir dit que je connoissois toute la force de mes engagemens avec le Chevalier Clayton. Il y a, certainement, du changement dans ma façon de penser à son égard ; mais est-ce à moi qu'il faut l'attribuer ? C'est uniquement à sa conduite envers moi, qui n'est plus, à beaucoup près, la même..... Et personne n'en peut mieux juger que moi, si ce n'est lui..... Ce n'est point la Philosophie qui me porte au mépris des richesses..... Il est dans mon caractère ; elles peuvent flatter mon sexe..... C'est une foiblesse que j'ai de moins que lui.

J'ai ſenti ce que vous avez voulu me dire, quelqu'enveloppée qu'en fût l'idée cruelle. Je vous aſſure que ſi cette idée avoit quelque réalité, je n'aurois point recours à la diſſimulation. Je l'avouerois avec franchiſe, & le Chevalier ſeroit le premier à qui j'en ferois l'aveu ; mais on peut eſtimer le mérite ſans violer les engagemens les plus ſacrés.

Une perſonne attend ma lettre ; & je n'ai que le temps de vous dire que Miſs Fermor eſt fort ſenſible à votre politeſſe. Elle m'a promis de venir avec moi à Montréal. Nous partirons auſſi-tôt que les glaces du fleuve porteront des voitures.

EMILIE MONTAGUE.



LETTRE XLVIII.

Miſs Fermor, à Miſs Lucie Rivers.

Ce 27 Décembre 1766.

LE nouveau ſpectacle qu'offre ici la nature, ma chere Lucie, ne peut que frapper des yeux nouveaux. La neige a généralement élevé de ſix pieds tout le Canada ; & nous avons actuellement les pieds où nous avions la tête. Elle a tombé pendant quinze jours, & le beau temps a ſuivi.

La ſcène eſt entierement changée, toutes ces perſpectives charmantes & ſi variées, ne ſont plus aujourd'hui qu'un vaſte déſert d'une blancheur éblouiſſante, un peu entremêlé de la triſte verdure des arbres réſineux. Ce petit ſentier romaneſque dont je vous ai parlé, & qui étoit ſi ſouvent battu

par les inſpirés qui venoient nous voir, eſt changé en un précipice affreux : la ſeule idée d'y monter eſt effrayante.

Mais il y a quelque choſe d'extrêmement agréable dans le tourbillon des traîneaux. On y vole : on fait juſqu'à vingt miles par heure.

Notre petite Coterie fait toujours l'objet de l'envie. Nous vivons à notre fantaiſie, ſans nous inquietter des autres. On nous dit que cela n'eſt pas prudent ; mais cela eſt agréable, & nous le préférons. Emilie, cependant, n'eſt pas toujours d'accord avec moi ſur ce point ; elle voudroit reſſerrer le cercle de nos plaiſirs par conſidération pour les autres. Nous ne faiſons pas une partie de traîneaux qu'elle ne déſire que j'y invite toutes les Demoiſelles de Québec qui ſe fâchent de ne pas en être, & de ce que nous nous amuſons ſans elles. Moi, j'inſiſte, &

cela fait entre nous deux de petites querelles, où, comme de raiſon, j'ai toujours le deſſus, & les choſes reprennent leur train. Je conſidere ſagement que ſi l'on doit de la politeſſe aux autres, on s'en doit encore plus.

Je ſuis certainement d'une docilité d'Ange ſur les égards qu'il faut avoir les uns pour les autres. Je conſens à voir tout le monde; mais c'eſt une choſe qui me révolte, de ne pouvoir prendre l'air ſans prier cent perſonnes que l'on connoît fort peu, de venir avec ſoi. C'eſt, cependant, l'uſage ici. Ils ne veulent pas, ou ne peuvent pas faire leur bonheur par eux-mêmes, & veulent empêcher les autres de jouir de la ſatisfaction de ſe ſuffire. Adieu.

B. FERMOR.

Je ne croirai plus aux Almanachs.

des Caſtors. Il n'eſt pas poſſible de ſupporter ce froid. Il y a dix-ſept ans qu'on n'en a reſſenti un auſſi vif. Je ne puis écrire. Je ſuis colée à un poele énorme, & mon encre ſe glace en la portant ſur ce papier. Les facultés de mon eſprit ſont auſſi toutes gelées ; je ne veux plus écrire qu'au mois de Mai.



LETTRE XLIX.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

A Sillery, ce 1er. Janvier 1767.

JE n'y peux plus tenir. Le froid est si excessif qu'il arrête presque la respiration..... Mille affaires de plaisir m'appellent à Québec, & je n'ai pas le courage de m'éloigner du poele : plaignez-nous, Lucie. Le froid est si févere, qu'il est au-delà de tous les Thermomètres, quoiqu'ils soient mesurés au climat. Le vin le plus fort gèle dans une chambre où il y a grand feu. L'eau-de-vie s'épaissit, & prend la consistance de l'huile. Le plus grand feu de bois dans une cheminée, ne seroit utile qu'aux Salamandres s'il y en avoit : il ne jette pas

ſa chaleur à un pied dans la chambre.

Il faut pourtant que nous allions à Québec demain, ou que nous ayions compagnie ; c'eſt l'un ou l'autre. Il nous a pris une envie ſubite de voir tout ce monde-là..... Vous ſçavez ce qu'eſt le deſir dans un cœur féminin. On eſt triſte, ſombre, de mauvaiſe humeur juſqu'à ce qu'il ſoit ſatisfait. Combien ai-je eu de robes aux dépens de ma gaieté ? Un ruban l'a quelquefois altérée.

Ce 1 Janvier.

Nous n'irons point à Québec aujourd'hui. Nous eûmes hier un million de viſites. Il a beau faire froid, l'uſage du Canada exige impérieuſement que l'on aille voir les Dames les premiers jour de l'an. Elles ſont parées & aſſiſes en cérémonie pour recevoir les fades complimens

qu'on vient leur faire..... Nous avions l'air de ces châsses qu'on va, respectueusement, baiser dans de certains endroits pour s'attirer leurs bénignes influences.....

C'étoit quelque chose de fort divertissant, de voir tous ces hommes descendre de leurs traîneaux, enveloppés de fourrures de la tête jusqu'aux pieds. Vous auriez pris chacun d'eux pour le pauvre Vendredi de Robinson ; & les bonnes vieilles femmes, en France, auroient crié, en se signant, au loup-garou. La seule chose qui les distingue des ours, c'est qu'ils ont sur la tête, en guise de chapeau, un grand casque à la mode des vaillans Chevaliers de nos anciens Romans..... Mais tout cela est nécessaire. Il ne seroit pas possible, autrement, de sortir de la maison.

Les Dames ont un habillement plus décent. Elles ont de longues pélisses

de drap avec des capuchons détachés à-peu-près comme les femmes du marché dans le nord de l'Angleterre. Ma péliſſe eſt d'écarlate, & mon capuchon eſt doublé de la plus belle Marte Zibeline qu'on ait encore vu, ici. J'ai là-deſſous un air original qui me ſiéd aſſez ; j'y ſuis, du moins, fort contente de ma perſonne, & les hommes me paroiſſent penſer de même..... Ils m'appellent le petit capuchon rouge..... C'eſt-là l'habillement de l'intérieur. Quand nous ſortons, nous avons de plus dans le traîneau, une grande peau de buffle qui nous enveloppe juſqu'au-deſſus des épaules, & le petit capuchon n'eſt point oublié..... Tout cela ne nous garantiroit, cependant, pas du froid, ſi les traîneaux n'étoient bien fermés. On ne peut pas y mettre de glaces parce qu'on verſe trop ſouvent ; mais il y a des rideaux doubles de gros canevas

& de drap bien ſerré..... La vîteſſe ſurprenante avec laquelle on court, cauſe un mouvement qui facilite la circulation du ſang, & entretient dans une douce chaleur.....

Mais je plains Fitzgerald pendant tout le reſte du temps.... Le froid a paſſé dans mon cœur : le petit Dieu s'eſt envolé avec les hirondelles..... Je ne dis rien des autres femmes... Mais la cruauté n'eſt pas, à ce qu'on dit, au Canada, une vertu de la ſaiſon..... Pour nous, nous faiſons bande à part..... Il me vient une idée. Je crois que la fameuſe ſtatue de Pygmalion, dont on a tant parlé, étoit une belle femme Canadienne congelée, & qu'un ſouffle du midi dégela ſubitement..... Ne trouvez-vous pas que j'explique bien naturellement cette fable ? Il y a ici quelque choſe que je ne pouvois comprendre, & dont perſonne n'avoit pu me dire la raiſon..... C'eſt le peu-

de perfection que l'on voit dans les Arts élégans, qui y sont même plus ignorés qu'exercés..... Mais j'en sçais à présent la cause... La rigueur du climat suspend ici, pendant six mois, les puissances de l'entendement, & doit avoir encore plus d'influence sur celles de l'imagination..... Qu'on ne s'attende donc pas à voir une nouvelle Athènes s'élever vers le Pôle ! Les Arts pourront se transporter au bout du golphe de Finlande..... Mais ils n'y prendront jamais racine. Le génie ne s'éleve point dans les lieux où les facultés de l'esprit sont engourdies la moitié de l'année.

Mais que de babillage ! Vous ne sçavez, peut-être, pas ce qui me fait ainsi jâser dès le matin ? C'est que papa m'a fait boire un petit verre d'une *liqueur excellente* : c'est la mode ici. Toutes les Dames en prennent un peu en se levant, & c'est ce qui les

rend ſi gaies & ſi agréables... Oh ! rien n'eſt ſi bon qu'un verre d'eau-de-vie de Cognac pour faire babiller une femme ! Elle parle comme un ange.

B. FERMOR.



LETTRE L.

Miſs Bell Fermor, à Miſs Rivers.

Ce 4 Janvier 1767.

Mais vous n'y penſez pas, ma chere ; votre frere n'a rien du tout de cette ſotte & ridicule modeſtie qui puiſſe nuire à un galant homme. Il eſt ce qu'on appelle un aimable homme. Il a de la modeſtie, ſans doute ; mais ce que j'entends par ce mot, c'eſt qu'il n'eſt ni fol ni étourdi... Il poſſede toute l'aſſurance qu'il lui faut pour faire voir ſes aimables qualités... L'attention qu'il s'attire partout où il ſe trouve, ſans paroître la ſolliciter, en eſt ſûrement la preuve.

D'ailleurs... Il faut bien que cela ſoit ainſi ; car je l'aime, & je prétends que mon goût doit toujours

faire l'éloge de ceux qui en ſont l'objet..... Devrois-je, cependant, chanter ſes louanges ? Le Chevalier d'Acilly diſoit :

Philis, rien pour rien ;
Prenez de mon bien :
Donnez-moi du vôtre.
Qui donne un bijou,
Au moins, s'il n'eſt fou ;
En demande un autre.

Mais, je ſuis folle, ma chere ; j'aime votre frere, & il ne m'a jamais dit un mot d'amour. Peut-être y a-t-il de l'amitié... Mais cela eſt ſi pur, ſi platonique !... Nous nous promenions cet été *tête-à-tête* ſur le chemin du Cap rouge... Entrons, dit-il, dans ce boſquet, il eſt charmant... Mais y penſez-vous, Rivers ? Je ne veux pas riſquer d'entrer dans ce bois avec vous... Quoi ! eſt-ce que vous me craindriez ? Non, mais.... Mais ?...

Je me crains moi-même. C'étoit lui dire aſſez ouvertement que je n'étois pas inſenſible... Hé bien ! me dit-il, continuons notre chemin.

Je l'aime depuis une ſcène qui ſe paſſa ici il y a trois ou quatre mois. On lui racontoit, ainſi qu'au Chevalier, l'hiſtoire touchante d'une famille du voiſinage qui ſe trouvoit réduite à la miſere. Le Chevalier écouta ce récit avec toute la tranquilité philoſophique d'une ame dure qui ne ſçait jamais s'attendrir ſur le malheur des autres, & changea de diſcours... Les yeux de Rivers ſe mouillerent, & il n'eut pas ſitôt occaſion de ſortir de la chambre, qu'il alla ſecrettement chez ces pauvres gens, & les ſoulagea..... Le hazard nous fit découvrir cette bonne action plus d'un mois après.

Le froid eſt toujours au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer en

Angleterre... Il eſt, cependant, moins rigoureux que ces jours paſſés..... Ne trouvez-vous pas ſingulier que je vous parle toujours du temps qu'il fait ?... Ce ſujet eſt preſque toujours ici comme ailleurs, l'ame de la converſation de certaines gens; mais eſt-ce pour cela une néceſſité qu'il revienne ſi ſouvent dans mes lettres ?... Emilie m'appelle, nous allons enſemble à l'Egliſe à Québec.

A 2 heures.

La Religion a fait la matiere de notre converſation en revenant. Oh! nous ſommes toutes deux de bien bonnes filles, des filles excellentes, & telles qu'elles ſont dans ce ſiécle dégénéré... Nos grand-meres étoient ſûrement... Mais ne fouillons point dans les temps paſſés; il y a de la folie.

Nous diſions donc, Lucie, que ç'en

étoit une bien étrange que d'élever des disputes sur la Religion. Hé ! n'avons-nous pas tous les mêmes intentions ? Les bons esprits dans toutes ses Religions, visent également à plaire à l'Etre Suprême. Nous prenons des moyens différens. Le Pays qui nous a vu naître, les préjugés de l'éducation, nous jettent dans des routes diverses..... Peut-il y en avoir quelqu'une qui soit exclusive ? Il me semble que cela ne devroit produire qu'un seul effet ; de la tolérance & de la complaisance les uns pour les autres.

Nous manquons de candeur..... Si nous examinions nos sentimens mutuels avec cette intégrité de franchise qu'exige une chose aussi intéressante, nous ne trouverions, sans doute, pas dans notre façon de penser des différences aussi essentielles que nous nous l'imaginons.....

Voilà, ce me semble, une belle réflexion de Dimanche pour vous, Lucie.

Il faut que vous sçachiez que je suis extrêmement religieuse... Ce n'est pas simplement par devoir que je le suis... L'incrédulité & l'infidélité sont des vices qui me paroissent absolument contraires à la douceur naturelle des femmes. L'incrédulité est hardie, téméraire, effrontée, audacieuse, & si je voyois un incrédule en jupons, je douterois de son sexe.

Les femmes ont, selon moi, de la Religion de la même maniere qu'elles ont de la vertu. C'est moins par un principe fondé sur le raisonnement, que par une sorte d'élégance d'esprit, par délicatesse de goût moral, & par une certaine perception vive de ce qui est beau, honnête & séant en toutes choses.

Ce n'est-là qu'un instinct, sans

doute ; mais ne vaut-il pas-mieux que tous les raiſonnemens que font les hommes à ce ſujet ?

Ce 5.

Je me ſuis aguerrie. Je reviens d'une courſe en traîneau ouvert : c'eſt la premiere fois que j'ai oſé m'y riſquer..... C'étoit une courſe d'émulation, & votre frere & moi l'avons faite contre Fitzgerald & Emilie..... Nous avons été les vainqueurs, parce qu'Emilie a exigé qu'il fût complaiſant..... En vérité je crois qu'il ne l'auroit pas été... Il auroit voulu ſe donner cet air de triomphe ſur moi..... J'aime aſſez ces traîneaux ouverts, quand on eſt bien enveloppée...J'avois le viſage couvert d'un crêpon fort chaud ; mais en moins de trois minutes mon haleine l'a fait devenir un morceau de glace ſolide..... On dit,

cependant, que l'air eſt fort tempéré aujourd'hui. Je le veux croire. Le Soleil luit dans toute ſa gloire. Demain, grand jour de Fête. Fitzgerald ne ſera pas content du hazard, à ce qu'il dit, s'il n'eſt Roi.

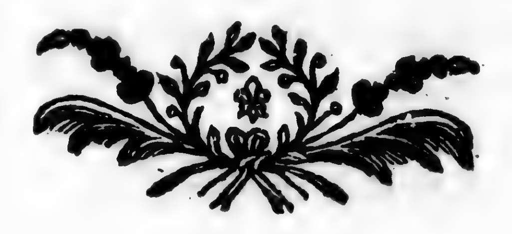
A Sillery, ce 8, á minuit.

Nous arrivons de l'aſſemblée du Gouverneur. La compagnie étoit nombreuſe & brillante : nous y avons danſé juſqu'à ce moment; car je ne compte point le temps que nous avons mis à revenir... Nous avons, je crois, fait quatre miles en quatre minutes.

Rivers & Fitzgerald ſont d'une politeſſe qui les fait adorer de toutes les femmes. Ils ne ſe ſervent point de leurs traîneaux fermés..... Ils ſont à la diſpoſition des Dames... On les trouve toujours à la porte du Gouverneur les

Jeudis ; & si quelque Dame sort de l'assemblée avant que son traîneau soit arrivé, on entend aussi-tôt les Domestiques crier méchaniquement..... Le traîneau du Colonel Rivers, pour Madame une telle... Le traîneau du Capitaine Fitzgerald, pour telle autre... Ils en ont chacun un autre qui est fort commode pour mener une Dame prendre l'air le matin ; & ce sont des faveurs qui ne leur manquent pas... Adieu. Je suis assoupie.

B. Fermor



LETTRE LI.

Le Colonel Rivers à Sir John Temple.

A Québec, le 9 Janvier 1767.

VOILA encore de tes idées, mon cher John. Prendras-tu donc toujours le change ſur ce qui me regarde ? Je n'ai point renoncé au mariage, il s'en faut beaucoup. Je ſais, ſans doute, que le bonheur ne s'y rencontre pas toujours ; mais je ne ſuis pas moins convaincu qu'il ne ſe rencontre point ailleurs. Tu as mal compris ce que je t'ai écrit, & tout de ſuite tu t'es écrié : Bon ! le voilà des nôtres ; il a renoncé au mariage. Non, mon cher, & quoique je ne ſois pas riche, je ne me marierois pas moins, dès demain, ſi je trouvois une femme de mon goût,

dont les idées, ſur ce point, s'accordaſſent avec les miennes, & qui n'euſſent point d'autre cauſe que ſa propre façon de penſer. Je ne voudrois point qu'elles priſſent leur ſource dans mon opinion particuliere, & j'aurai le plus grand ſoin, quand je croirai avoir rencontré la perſonne qui peut me convenir, de ſcruter ſes ſentimens ſur cet état, avant de lui découvrir les miens.

Je voudrois auſſi que la certitude de ſa tendreſſe précédât l'aveu que je lui ferois de celle qu'elle m'auroit inſpirée. Il ne faut pas qu'elle me diſtingue des autres hommes, parce que je la flatte peut-être plus qu'eux... Je veux qu'elle croye que j'aye du mérite. Ces paſſions idéales, où la vanité ſatisfaite prend la forme & les couleurs de l'amour, ne contentent point mon cœur. Les yeux, l'air, le ſon de voix de la femme que j'aime, &

mille petites indiſcrétions que l'on chérit, doivent me convaincre que je ſuis aimé avant que l'on ſçache que j'aime.

Je ne ſuis pas inſenſible aux charmes de la fortune, & ſi j'avois aſſez de richeſſes pour vivre dans le monde, perſonne, peut-être, n'en jouiroit avec plus de goût que moi; mais je puis être heureux ſans opulence. Je me retirerois, ſans peine, dans un hameau pour jouir du plaiſir d'aimer une Compagne que j'y aurois, & qui ſeroit ſelon mes deſirs... Je t'aſſure que la vie d'un Gentilhomme de Province me ſeroit douce à pareil prix.

Tu me queſtionnes ſur l'hyver de ce Pays... Les Européens ne peuvent ſe former l'idée du froid qu'il nous fait reſſentir; il eſt exceſſif... Il gèle conſtamment ave le plus beau ciel du monde...

On ne peut voyager plus agréable-

ment. Les voitures ſont fort commodes ; & quoiqu'elles ne ſoient tirées que par un cheval, elles vont ſur la glace avec une vîteſſe qui ſurprend. Les courſes de Newmarket ne ſont pas plus rapides.

La terre eſt entiérement couverte de neige, & ne préſente qu'une vaſte plaine. Rien ne fatigueroit, peut-être, plus l'œil & l'imagination, que cette uniformité, ſi elle n'étoit pas variée par la perſpective naturelle des bois, & par les avenues de pins que l'on plante pour marquer les routes. Cela forme des allées verdoyantes qui forment un agréable contraſte avec la blancheur de la neige...... Elle eſt ſi éblouiſſante, qu'il eſt impoſſible d'y fixer la vue quand il fait beau ſoleil.

La méthode de marquer les chemins par des arbres, eſt abſolument

néceſſaire. Il ne ſeroit pas poſſible, ſans cela, d'aller d'un village à l'autre. Le Canada n'eſt pas la ſeule Contrée du Monde où elle ſoit en uſage. On l'obſerve également en Ruſſie. La Néva ſe métamorphoſe l'hyver, à Péterſbourg, dans un vaſte jardin. Il faut avouer, pourtant, que ces avenues, quand on les ſuit long-temps, préſentent une monotonie déſagréable. J'ai quelquefois reſſenti des impreſſions d'ennui ſur les grandes routes de France en les admirant.

La maniere dont je paſſe ici mon temps eſt fort agréable. Je me ſuis formé une petite ſociété de perſonnes que j'aime; & je m'y ſuis tellement attaché, que je ne trouve aucun plaiſir dans d'autres compagnies. Le temps que je ſuis quelquefois forcé de paſſer ailleurs, me paroît abſolument perdu. Je crains bien que cette charmante

ſociété ne ſe rompe au printems... Je voudrois que l'hyver durât toujours. Adieu.

RIVERS.



LETTRE LII.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

A Sillery, ce 9 Janvier 1767.

JE m'accoutume assez à la vie qu'on mene ici. La rigueur de la saison interrompt le cours des affaires, & l'on se livre à une dissipation générale. On ne songe uniquement qu'à s'amuser. La peine qu'on prend pour se plaire à soi-même, contribue aux plaisirs des autres ; & tout va le mieux du monde.

La chaleur douce qui régne dans nos maisons & dans nos voitures, le Ciel toujours clair & serein, l'air toujours sec & pur, la danse, les petits jeux, la bonne chere, les courses sur la glaces, la foule des traîneaux, la

variété d'une infinité d'objets qui ſont nouveaux pour les yeux d'une Européene ; tout cela tient les eſprits dans une agitation continuellement agréable, difficile à décrire, mais qu'on ſent avec plaiſir.

Le Chevalier a donné de ſes nouvelles. Il vient d'écrire une lettre à Emilie, & quelle lettre ! Vous ne le pourrez jamais croire. En vérité il s'échauffe. Elle eſt tendre, *ſentimentale*, impatiente, empreſſée... Oh ! elle n'eſt pas de lui, j'en ſuis ſûre. C'eſt Madame Melmoth qui l'a dictée. Son ſtyle froid, grave & ſententieux, n'a pu s'animer ainſi. Il annonce ſon arrivée ici ſous peu de jours. Je crois qu'il vient, après un ſiége ennuyeux de deux ans, nous prendre à la fin d'aſſaut. Il ſe prépare ſûrement à quelque coup de main. Il a raiſon. Les femmes déteſtent une attaque réguliere. Adieu pour ce moment.

Lundi 12.

Grand ſouper ce ſoir chez votre frere avec tout le beau monde de Québec. . . Je voudrois, pour beaucoup, que le Chevalier arrivât au beau milieu du repas. . . cela feroit un coup de théâtre qui me divertiroit. . j'aime les choſes qui font de l'effet. Adieu.

B. FERMOR.



LETTRE LIII.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

Ce 13 Janvier, à 11 heures.

LA charmante nuit ! Le souper étoit admirable, le vin excellent, le dessert rare, élégant, & l'on ne sçavoit d'où ni comment votre frere avoit pu avoir des pruneaux de Tours à mi-cuits. La gaieté la plus vive & la plus agréable animoit tous les convives. Rivers étoit divin. Je ne lui connoissois pas encore, du moins à ce point là, le talent de répandre une joie universelle. Il étoit enchanté de nous voir tous contens... On ne s'en est allé qu'à quatre heures & j'ai vu tout le monde regretter de s'en aller si-tôt.

Il eſt inutile de vous dire qu'il y avoit des violons. On ne donne pas un repas au Canada ſans violons: quelle race de danſeurs! . .

A une heure.

Le cher homme eſt arrivé ce matin avec un équipage de *jean de Paris* qui ſurpaſſe les traîneaux, ſi vantés, de l'Impératrice de Ruſſie. . . L'Amérique n'a jamais rien vu d'auſſi brillant. C'eſt bien dommage que tout dormoit à Québec quand il a fait ſon entrée.

Voilà les traîneaux de Rivers & de Fitzgérald anéantis. . . . Ils n'oſeront plus ſe montrer.

A 7 heures.

Emilie revient de ſa chambre les yeux encore remplis de larmes. . c'eſt une Lettre de Madame Melmoth qui a operé cet agréable effet. Ce ſont

quelques ſages avis, ſans doute....
Ciel! comme je déteſte tous ces gens qui ſe mêlent de donner des avis! n'en faites-vous pas autant?

Je voudrois que cet homme ne fût point venu. Un Amant de cette eſpece eſt preſqu'auſſi incommode qu'un mari. . je crains qu'il ne dérange votre petite cotterie. . . Elle eſt ſi agréable! nous ſommes ſi heureux!. voilà un évenement qui me fâche & je ne vous dis bon ſoir que de mauvaiſe humeur.

B. Fermor.





LETTRE LIV.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

Ce 14 Janvier 1764.

QUELLE journée ! quelle stupidité est venue engourdir tous nos esprits ! Le Chevalier est poli, attentif & sérieux ; Emilie pensive, réfléchissante & muette, & moi je suis aussi chagrine qu'une vieille fille qui se désespére de n'avoir plus de prétentions. Personne ne nous est venu voir, parce qu'on suppose que nous sommes occupés à régler les préliminaires. . . . J'enrage ! Il en est, effectivement, question. Monsieur le Chevalier brave courageusement l'autorité de Madame sa mere & veut épouser sans attendre qu'elle y consente. Il a fait part de sa

résolution à plus de vingt personnes à Québec avant de venir ici...C'est un homme charmant.

A 1 heure.

Je n'ai jamais vu personne de plus réservée à mon égard qu'Emilie. Elle évite de me trouver seule, & si cela arrive elle m'entretient spirituellement du temps & de la neige... c'est mon pere qui est son confident. Le Chevalier a trouvé en lui un chaud protecteur.

A 10 heures du soir.

La chose est décidée. Tout est reglé & le mariage se fera Lundi aux Récollets. On partira aussi-tôt pour Montréal. Mon pere vient de me conter tout le plan des opérations. Nous les accompagnerons ; nous resterons quinze jours chez les Melmoth & nous reviendrons tous ensemble ici. Grande figure alors, grand étalage

jusqu'à l'été. Le premier vaisseau qui partira pour l'Angleterre emportera l'heureux couple.

Il faut l'avouer. Cette Emilie est réellement ce qu'on peut appeller une femme d'une espece tout-à-fait prudente. . .Je n'aurois jamais cru qu'elle se fût conduite de cette maniere. Elle fait bien ; il y a souvent du danger à différer les affaires. . . Elle a mille proverbes en sa faveur. Et voilà donc à quoi aboutissent tous ses beaux sentimens ! A brusquer ce qu'elle auroit du retarder. Il me semble, au moins, qu'elle auroit du attendre que la prudente maman du Chevalier lui eût donné des ordres. . . . cette précipitation ne s'accorde pas avec cette délicatesse extrême dont elle se pique. Il paroît que la seule chose qui l'inquiète est la crainte de le perdre. . Le joli bijou ! . .

J'avois pour elle une estime infi-

nie il y a trois jours. Mais elle a perdu mon estime & l'amitié qu'elle m'avoit inspirée s'est également dissipée. Je ne fais aucun cas d'une jeune personne discrete qui se marie par raison. Hé! donnez-moi un homme que j'aime & une besace... je serai contente; voilà ce qu'il me faut.

Le pauvre Rivers ! Que va-t-il devenir quand nous serons partis ? Il a négligé tout le monde pour nous.

Elle aime, elle cherche le plaisir de la conversation... les voilà bien tombés ! les agréables jours qu'elle va passer avec lui !..

Oh ! il est, sans doute, fort amusant.

Adieu, je perds patience : mais, après tout, ne suis-je donc pas bien singuliere de prendre si fort à cœur cet évenement ? Je me mets en colére contre Emilie parce qu'elle épouse un homme qu'elle ne hait pas... Toutes

les bonnes mamans disent qu'il n'en faut pas davantage. Et pourquoi y trouvois-je à redire, moi ? Ce mariage disperse un petit cercle d'amis où je me plaisois. O ! amour-propre ! puis-je donc souhaiter, pour mon intérêt particulier, qu'elle manque une belle fortune, une riviere de diamans & un carrosse à six chevaux ?. Non, non, je ne suis pas raisonnable, & vous faites bien, Emilie, de vous marier..... croyez-moi, n'attendez pas même à lundi.

Adieu encore. Je vous écrirai aussi-tôt que nous serons mariés : mais je n'aurai pas le temps d'écrire d'ici ; ce sera de Montréal. Je meurs d'envie de voir votre frere & mon petit Fitzgérald. Le Chevalier me donne des vapeurs. O ! ma Lucie, quelle différence il y a d'homme à homme & entre les hommes !

LETTRE LIV.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

A Sillery, ce 16 Janvier 1767.

Ces Messieurs se pressoient trop, ma chere. Il n'y avoit qu'eux qui eussent reglé les choses comme je vous l'ai marqué. Emilie n'en avoit pas même été prévenue. Mais le Chevalier s'imaginoit, modestement, que son refus n'étoit pas dans l'ordre des possibilités, & ce n'est que quand on se fut bien fortifié dans cette opinion qu'on m'en parla comme si c'étoit une chose faite. Je croyois qu'elle avoit consenti à tout ; & mon pere alla à titre d'Ambassadeur lui faire part des intentions bienveillantes de son Céladon. Mais quel accueil ! Elle le

reçut avec toute la dignité qui con-venoit au ſujet ; c'eſt-à-dire avec beaucoup de gravité. . . » Monſieur », dit-» elle, le retard vient originairement » du Chevalier. Il l'a fixé. Je perſiſte » à en obſerver toutes les conditions. » J'attendrai au Printems pour voir ce » que penſe Madame ſa mere. Je le » prie même de trouver bon que je » me réſerve le privilége de le remer-» cier ſi, après une mûre délibération, » je le juge à propos.

Mon pere voulut faire des repré-ſentations. . . . Elle l'interrompit pour lui dire qu'elle ne changeroit point de réſolution. » J'éxige même de plus, » dit-elle, qu'il quitte votre maiſon » pour reſter à Québec, à moins qu'il » n'aime mieux aller paſſer le reſte de » l'hyver à Montréal. Je ne veux plus » le voir ſans témoins. . ma ſituation, » vis-à-vis de lui eſt délicate. . . . hé ! » que pouvons-nous avoir à nous dire

» qui ne puisse être entendu de nos » amis communs ? . . Tout ce que je » peux lui permettre, s'il ne retourne » point à Montréal, c'est de venir ici » comme les autres.

Que dites-vous, Lucie ? . . jugerez-vous, désormais, un cœur femelle sur les apparences ? C'est une leçon pour moi. Je serai plus circonspecte.

Je ne désire plus qu'une chose ; c'est qu'il parte. . . . je voudrois qu'elle pût le renvoyer à Montréal. . . . Il gâtera toutes nos petites parties de plaisir s'il reste ici.

La courageuse, la brave fille, Lucie! Je lui rends encore une fois mon estime, mon amitié & tout ce qui m'attache à elle.

Avec quelle promptitude je vais faire revivre nos amusemens ! . . Je viens d'envoyer dire à nos deux complaisans de venir dîner ici. . . . Je m'ennuie de ne les pas voir, & je

crois qu'ils n'ont pas moins d'ennui que nous. . .Je vais leur dire tout ce qui s'est passé & en quel état sont nos affaires. . . . ils en seront charmés, ils détestent l'homme autant que moi. . Mais qu'il a l'air sot ! ah ! je voudrois que vous vissiez comme il est déconcerté ! je me réjouis de son humiliation. . Apprenez, mon beau Monsieur, que le plumage ne nous fait pas préférer ici un Paon à un doux Rossignol.

Mais que me veut Emilie ? Elle m'envoye prier de passer à son appartement.

A 11 heures.

La chose a été très-sérieuse. Madame Melmoth avoit armé le Chevalier d'une Lettre très-puissante pour conclure sans hésiter. Emilie me l'a fait lire. Elle écrit dans le style impertinent de toute cette famille. On y

voit l'affection discrette ou plutôt insolente d'une parente qui croit avoir des droits. J'aime beaucoup la réponse qu'Emilie lui a faite... Elle y a montré cette fermeté qui annonce l'indépendance... » Je suis assez heureuse, » dit elle, pour ne dépendre que de » moi & pour ne me décider que par » moi même.

Elle refuse net d'aller à Montréal pendant l'hivèr; tout cela est pourtant dit d'une maniere polie.. Il y avoit quelque chose dans la Lettre qui me concernoit.... Je ne suis pas extrêmement bien dans l'esprit de Madame Melmoth.... Sa gravité ne souffre qu'impatiemment mon étourderie... Ce n'est pas tout-à-fait ainsi qu'elle s'exprime.. Mais ce qu'elle dit revient au même, & Emilie lui a répondu, sur ce point, d'une maniere à ne pas s'attendre à une réplique... Mais ne

forcez point, je vous prie, ma modestie à répéter ce qu'elle a dit...

O ciel ! déjà ? Il faut qu'ils ayent volé ! je vole aussi à leur rencontre. Les cheres créatures ! comme ils vont m'embrasser ! je n'ai fait que vegeter depuis qu'ils ont cessé de venir ici. Adieu, ma chere.

B. FERMOR.



LETTRE LVI.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

Sillery, ce 24 Janvier.

Le même esprit n'y regne pas, ma chere. Ce sont les mêmes parties, les mêmes amusemens; mais ce n'est pas la même chose. La contrainte, la stupidité semblent avoir pris la place de cette charmante vivacité, de cette douce confiance qui rendoient notre société si jolie & si agréable.. Cet homme est toujours ici & empoisonne tous nos plaisirs. Il a plutôt l'air d'en être l'espion que d'y participer. Ma grand'-tante, qui murmure cent fois le jour, dans le secret, de ne s'être jamais mariée, est un anti-dote moins puissant que lui contre la joie...

Je ne sçais quand il s'en ira. . Ce n'est certainement pas faute que je ne lui fasse entendre assez souvent qu'il me feroit plaisir. Je ne le vois presque pas de fois que je ne lui dise. . . . » hé » bien ! Chevalier on disoit que vous » partiez aujourd'hui pour Montréal ? . Il rougit & me répond d'un ton chagrin. . . . Je ne reflèchis qu'alors combien il y a d'impertinence dans ce que je lui dis.

Mais n'ai-je, cependant, pas raison, ma chere Lucie? Est-ce ma faute à moi, s'il n'a pas de goût pour la vie sociale ? A-t-il pour cela le droit de glacer l'esprit de ceux qui en ont ? . . Oh ! je veux consulter, sur ce point, quelque sçavant Casuiste.

Il me fait rire. . . . Je n'ai jamais tant vu prendre de peine pour plaire & ne pas réussir. Frisé, poudré, parfumé, il ne paroît jamais qu'il n'ait fait quelques heures de toilette & qu'il

ne soit enveloppé dans quelque nouvel habit chargé de galons & de broderie. Hélas ! à quoi cela lui sert-il ? votre frere ou Fitzgérald se montre dans un habit tout uni & le voilà éclipsé lui & ses clinquans. . . .

Je cesse. . . . Je ne sçais pourquoi je suis aujourd'hui toute paresseuse.

B. Fermor.



F v

LETTRE LVII.

Le Colonel Rivers, à Sir John Temple.

25 Janvier 1767.

JE ne me trompe point ſur tes éloges, mon cher John. Un homme qui a ſi ſouvent fait la ſatyre du mariage eſt plus que ſuſpect lorſqu'il en parle favorablement : ce n'eſt pas à moi qu'il faut débiter tes ironies. . . Ce qui me paroît le plus ſingulier c'eſt que pour les accréditer tu me diſes que tu veux te marier. . A qui, bon Dieu ! vas-tu donner ton cœur ? Le beau préſent que tu veux faire ! je te parle franchement ; mais un cœur qui n'a point ceſſé d'être la proie des femmes galantes de la ville & dont les plus tendres ſenſations ſe ſont émouſ-

ſées dans la licence du libertinage, n'eſt pas, ſelon moi, un don bien précieux. . . . C'eſt vouloir porter au ſein de l'innocence & de la ſenſibilité, le dégoût les ſoupçons, la froideur & la corruption.

Je peux te parler ſur ce ton, mon cher ami, mon amitié m'y autoriſe & ma conduite d'ailleurs ſemble me donner un droit. . . . J'aime paſſionnément les femmes; mais j'ai ſçu modérer le goût que j'ai pour elles. J'ai toujours compté me marier ſoit dans un temps, ſoit dans l'autre, & je n'ai pas voulu porter dans un état, où j'ai enviſagé mon bonheur, un cœur épuiſé par un concours de galanteries. . . . Elles ſont la ſource de tous les malheurs de ces mariages infortunés qui ne ſont que trop fréquens. La femme y apporte un grand fonds de tendreſſe, de candeur & d'affection, & il y a déjà long-temps que l'homme n'a plus

de ſenſations. Elle voit qu'il ne répond pas à la tendreſſe délicate & généreuſe de ſon ame & elle s'imagine qu'une autre lui en dérobe le précieux retour. . . . Elle eſt inquiette, elle eſt malheureuſe, elle languit en ſecret. . . Son mécontentement paroît injuſte à celui qui le cauſe. Il l'accuſe de caprice & ſon malheur eſt confirmé pour la vie. . .

Tu veux te marier. . . Je crains bien que ta conduite paſſée ne te faſſe trouver dans l'hymen que du dégoût, de l'inſipidité & des regrets.

Ce que tu me dis des Sauvages eſt fort ſenſé. L'unique moyen de les civiliſer ſeroit, ſans doute, d'adoucir l'humeur de leurs femmes : mais c'eſt une tâche très-difficile: leur caractère ne diffère en rien de celui des hommes ; elles excitent même leur férocité.

Je ne puis ſatisfaire tes déſirs cu-

rieux sur la situation de mon cœur... Je te l'ai déjà dit, tu ne connois pas l'amour. Ce seroit le profaner que de te réveler ses secrets. D'ailleurs je ne parle jamais aux hommes de ce qu'il m'inspire, & c'est toujours une femme dans ces sortes d'affaires que je prends pour confidente.

Adieu ; je suis d'une partie charmante avec cinq ou six Dames & je n'ai par un moment de plus à te donner.

Rivers.





LETTRE LVIII.

Miſs Bell Fermor, à Miſs Lucie Rivers.

Ce 28 Janvier.

JE ne ſuis point ſurpriſe que les Dames Françoiſes ayent tant d'empire. J'aime de plus en plus leurs manieres. C'eſt quelque choſe de charmant que d'être pendant toute ſa vie jeune & vive... On regarderoit en Angleterre avec de grands yeux étonnés une femme de ſoixante ans qui, quoique vertueuſe, ſouhaiteroit de l'amour à un jeune homme & l'occaſion. On ne s'étonne point de cela ici. On y danſe auſſi juſqu'au dernier ſoupir. J'ai vu la fille, la mere & la grand'-mere ſe diſputer la victoire dans la même contredanſe.

Elles ont raiſon. C'eſt avoir beaucoup de bon ſens que de ſe rendre la vie agréable auſſi long-temps qu'il eſt poſſible. Je ſuis bien réſolue de les imiter, & il faut que j'y ſonge. Le bel âge eſt bien-tôt paſſé pour moi. Trois cheveux blancs, bon Dieu! Oui, Lucie, j'ai trouvé ce matin trois cheveux blancs. . . . On dit que cela eſt ordinaire en Canada. Oh! je le quitte. Un climat qui fait la guerre à la beauté eſt un climat affreux. Des cheveux blancs ! des mains rouges! . . . . Je n'oſe preſque me regarder. . . Je pars par le premier vaiſſeau. Je laiſſe, j'abandonne tous mes ſoupirans.

Il m'en eſt venu un d'une nouvelle eſpece. Il s'eſt mis dans la tête de faire croire à tout le monde que nous ſommes de la meilleure intelligence. Il affècte de s'aſſeoir auprès de moi, de danſer avec moi, de me parler à l'oreille ſans me rien dire, de me ſa-

luer avec un air de myſtère & d'avoir toutes les petites attentions d'un amant. Tout cela ſe fait en public, & il n'a pas encore ſçu me dire la moindre choſe polie quand il m'a trouvé ſeule. . .

J'allai hier matin avec lui ſur le bord de la montagne. . Je m'appuyai contre un arbre pour me pénétrer des rayons du Soleil. . Je regardois la profondeur du précipice. . . Le ſaut des amoureux me revint à l'idée & je fis quelques mouvemens feints de démonſtration. . . . Soudain il s'élança au devant de moi, me ſaiſit avec l'empreſſement le plus vif & me proteſta d'un air paſſionné que ſa vie dépendoit de la mienne & qu'il ne pourroit pas me ſurvivre une heure. . Il parloit très-haut. . . Je le regardai avec ſurpriſe & je ne pouvois pas concevoir la cauſe de cet eſſor extraordinaire. . . Mais je la découvris auſſi-

tôt. Il avoit vu assez près de nous un Monsieur & une Dame que je n'avois point apperçus & qui descendoient à la maison. . Je voyois qu'ils vouloient s'éloigner. . . « Madame, aprochez, je » vous prie, lui dis-je. Nous n'avons » point de secret. Monsieur a voulu » que vous entendissiez sa déclaration » d'amour, & il a parlé haut. Il y » avoit un demi-quart d'heure qu'il » me parloit presque tout bas de la » glace & de la neige.

Il affecta de sourire : mais il n'en étoit pas moins mortifié. Je lui pardonnai sa vanité en faveur d'assez belles dents qu'il montra en souriant. . Il est d'ailleurs bel homme : c'est dommage qu'il ait la folie de préférer l'ombre à la substance ; je lui dirai, cependant, d'aller s'amuser ailleurs. Ce n'est qu'un badinage ; mais un badinage ici passe souvent pour une chose sérieuse, & puis je ne veux pas cau-

ser de la peine à mon petit Fitzgérald. . Je crois, en vérité que je commence à prendre du goût pour lui. . . Je suis plus réservée que je n'étois, je folâtre moins, & il me semble que mon esprit de coquetterie diminue tous les jours.

Ce 30 Janvier.

Voici une attaque nouvelle. Le Chevalier vient de recevoir une Lettre de sa mere, & il se croit plus fort que jamais. Elle condescend à la fin à prendre Emilie pour sa bru, le bonheur de son fils, les engagemens qu'il a contractés précédemment, de son aveu, la déterminent. Elle observe, cependant, très-prudemment qu'un mariage qui pouvoit convenir au Capitaine Clayton ne convient plus guère au Chevalier Clayton. . . Elle parle aussi d'une parti de cinquante mille livres sterling à Londres & qui

seroitaccompagné d'un titre de Comte en Irlande... » Je consens à tout, » dit-elle, mais il me semble pourtant » qu'il vaudroit mieux rompre des » engagemens indiscrets que de les » remplir.

Le Chevalier est accouru ici pour nous montrer cette Lettre à mon pere & à moi. Il nous a tenu là-dessus une foule de propos qui n'ont pas le sens commun... Il voudroit la montrer à Emilie... Jugez de mon rôle.... Je sçais l'effet qu'elle fera, & je l'encourage à faire cette sottise.....Je vois qu'il veut se faire un grand mérite auprès d'elle de tenir sa parole s'il la tient effectivement... Il a eu l'impertinence de nous faire entendre qu'il craignoit de lui percer le cœur s'il ne remplissoit pas sa promesse; mais je suis convaincue que s'il ne s'imaginoit pas qu'elle mourroit de douleur, il céderoit, sans hésiter, aux désirs de sa

mere. L'ambition d'ajouter à ses armes une couronne de Comte triompheroit, dans un clin d'œil, de toute sa tendresse.

A 11 heures.

Le Chevalier n'a osé lui-même faire voir sa Lettre à Emilie........ Il vouloit en charger mon pere, il vouloit m'en charger... Mais enfin il a imaginé de lui écrire lui-même en la lui envoyant... Il viendra après dîner jouir du triomphe de sa générosité & des grands sacrifices qu'il fait.... Le plan est beau & je l'encourage.... Mon pere, qui est porté pour ce mariage, joue un rôle différent. Il hausse les épaules, fronce les sourcils & me regarde... Mais l'homme est aussi ferme que le destin dans sa résolution. Il écrit actuellement sa Lettre chez mon pere... Je suis impatiente de voir sa composition.. Ce

ſera, je crois, un beau morceau. . . Quoi ! . . cela eſt déja fini ?

Je finis moi-même. Mon pere attend ma Lettre pour l'envelopper dans une des ſiennes qui part par la voie de la nouvelle York & le meſſager attend.

B. Fermor.



LETTRE LIX.

Le Chevalier Clayton, à Miss Emilie Montague.

MADEMOISELLE,

VOus trouverez ci-joint une Lettre de ma mere. J'ai cru devoir vous la communiquer. Vous voyez quelles seroient ses vues : mais les désirs d'une mere ne me feront jamais rompre les engagemens que j'ai eu le bonheur de contracter avec une personne aussi charmante & qu'un homme d'honneur doit regarder comme sacrés.

Le bonheur, selon moi, ne dépend pas entierement du rang & de la fortune. Je souhaiterois, à cet égard,

que la façon de penſer de ma mere eût plus de conformité avec la mienne ; car je ne déſire rien tant que de l'obliger. En tout cas, cependant, vous pouvez compter que je remplirai les promeſſes que je vous ai faites en un tems où il y avoit plus d'égalité dans notre ſituation réciproque.

Je me trouve heureux d'avoir l'occaſion de vous convaincre &, avec vous, tout le public, que l'intérêt & l'ambition ne peuvent rien ſur mon cœur, quand il s'agit de tenir ma parole ; & je vous prie de me croire avec la plus grande ſincérité,

Mademoiselle,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

G. Clayton.

Je vous prie de me faire sçavoir le jour où vous me rendrez heureux,



LETTRE LX.

Miss Emilie Montague, au Chevalier Clayton.

MONSIEUR,

J'AI lu avec attention la Lettre de Madame votre mere. Je suis de son opinion. Il vaut mieux rompre des engagemens indiscrets, que de les remplir.

Les desirs de ma famille m'avoient excitée à former ceux-ci; & cette raison, Monsieur, suffit, pour que je ne trouve point mauvais que Madame votre mere en souhaite la rupture. J'ai eu pour vous de l'estime & de l'amitié.... Mais je n'ai jamais eu cet amour passionné qui fait tout oublier.... Et je n'ai point de raison

d'attendre de vous les ſacrifices imprudens que la paſſion fait faire.

Une Lettre ne peut guères contenir toutes les explications qu'il faudroit, peut-être, avoir à ce ſujet. Si vous vouliez, Monſieur, nous faire la faveur de venir à Sillery l'après midi, nous pourrions nous dire plus clairement ce que nous penſons..... Je puis, cependant, vous aſſurer d'avance que je ne vous empêcherai jamais de vous conformer aux deſirs d'une mere auſſi prudente & auſſi affectionnée.

Je ſuis très-parfaitement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

EMILIE MONTAGUE.

LETTRE LXI.

Miſs Bell Fermor, à Miſs Lucie Rivers.

Je quitte l'appartement d'Emilie! Elle liſoit une Lettre de Madame Clayton. La joie, à meſure qu'elle liſoit, brilloit dans ſes yeux.... Son cœur s'agitoit avec tranſport.... Oh! je vois très-clairement deux choſes. Elle n'a jamais aimé l'inſipide Chevalier; cela eſt ſûr. Vous pouvez deviner le reſte auſſi aiſément que moi.... Je n'ai jamais vu de changement plus prompt. Toute ſa vivacité eſt revenue: ſes mouvemens ſont d'une légereté qui étonne.... Le plaiſir teint ſes jours du plus doux incarnat. Elle eſt plus joyeuſe de perdre ſon Amant, que je ne l'ai jamais été quand il en eſt venu un

nouveau s'enchaîner à mon char. . . .

Je suis sûre que vous lirez avez plaisir sa Lettre au Chevalier. Il me semble qu'elle est écrite de maniere à le mortifier sensiblement. Il est dans la douce idée que le seul soupçon de la rupture lui causeroit les plus vives allarmes, & que si elle cédoit à cette nécessité, ce ne seroit que par l'effort d'un amour désintéressé, ou d'une générosité romanesque. . . . Il ne s'imagine pas que le fil est dénoué, & que ce n'est tout simplement que l'effet de la plus tranquile & de la plus parfaite indifférence ; mais voilà comme il est. . . .

Je ne sçais ce qu'on entend par une Maîtresse désintéressée : je crois que c'est tout au plus un être qui s'imagine aimer. Rien n'est si facile que de paroître généreuse, quand le moment de l'être est encore éloigné : on sacrifie son bonheur à celui de son

Amant.... Sa félicité nous est plus douce que la nôtre.... pure affectation! Le moment arrive, & tout change.... Je crois que toutes les femmes, alors, sont comme moi, & je sçais tres-bien que je ne voudrois pas céder l'homme que j'aimerois, à la premiere Princesse de l'Univers... Tout ce beau désintéressement n'est qu'en théorie.... Il est aussi peu réel que l'amour purement Platonique.

Il est bon, cependant, de l'affecter dans de certaines circonstances. Une femme ne peut-elle plus retenir son Amant? Il faut, dès qu'elle s'apperçoit qu'il va lui échapper, qu'elle se fasse une vertu de la nécessité, & qu'elle donne, s'il est possible, une tournure sentimentale à la chose. C'est une maniere adroite de flatter la vanité de l'ingrat, sans blesser la sienne.

Le Chevalier a reçu la Lettre d'Emi-

lie, & déja il accourt. Je le vois de loin dans ſon beau traîneau; mais cela ne faſcine pas nos yeux. Adieu.

B. FERMOR.



LETTRE LXII.

Le Colonel Rivers, à sa sœur Lucie.

28 Janvier.

N'EN doutez point, ma Lucie. Je regrette vivement d'être absent d'une sœur que ses aimables qualités me rendent plus chere que les liens du sang ; qui seroit l'objet de mon estime & de mon amour, peut-être, si elle ne l'étoit pas de la tendresse fraternelle ; qui unit toutes les graces naïves de la jeunesse, de l'innocence & de la simplicité à la perfection de l'âge plus avancé ; la force de l'esprit de notre sexe à la douceur, à la délicatesse & à la vivacité du sien ; qui, enfin, est tout ce qui est estimable, & aimable, & seroit la beauté la plus

accomplie, s'il n'y en avoit pas une qui la ſurpaſſe encore... Mais, il n'y a, peut-être, Lucie, que votre frere qui puiſſe vous refuſer le premier rang...

Emilie devient chaque jour plus aimable à mes yeux. Elle eſt dans cet âge heureux où l'eſprit cultivé ajoute à la perfection de la perſonne : ſes charmes ſont parvenus au deſpotiſme de leur tyrannie... Son indifférence pour le Chevalier devient toujours plus froide... Et cela me fait un plaiſir inexprimable. Mais n'ai-je pas à craindre que mon amour-propre n'ait un jour à rougir de l'idée que j'ai conçue que...

Vous agiſſez, ma chere, avec une prudence que je loue infiniment. Vous ne pouvez mieux faire que réprimer la vivacité naturelle de votre tempérament. Les efforts que vous faites méritent d'autant plus d'éloges qu'elle plaît aux perſonnes que vous fréquen-

tèz, & qu'on eſt toujours bien-aiſe d'avoir des applaudiſſemens. Les Angloiſes ſont trop ſenſibles, pour que la coquetterie ſoit ſans danger pour elles. Elle va mieux aux Françoiſes, qui tiennent, ſelon moi, un peu de la nature des Salamandres.

Votre ami, Miſs Fermor, m'écrit d'aller tout de ſuite chez elle... Quelle nouvelle y auroit-il ?... Adieu, chere ſœur.

RIVERS.



LETTRE LXIII.

Miſs Bell Fermor, à Miſs Lucie Rivers.

A Sillery, ce 1er. Février 1767.

CE qui s'eſt paſſé de ces jours-ci m'a beaucoup amuſé. Emilie perſiſte dans ſa réſolution ; mais le Chevalier s'obſtine à vouloir la ramener à ſes engagemens. Il s'imagine qu'il eſt de la décence de combattre ſes refus... Je ne ſuis, cependant, pas la dupe des efforts qu'il ſemble faire. Il n'agit que par pure vanité, & pour ne pas perdre les éloges qu'il croit que ſa feinte généroſité doit lui mériter... Le dépit qu'il a de voir qu'elle l'abandonne avec autant d'indifférence & de tranquilité, ne l'excite, peut-être, pas moins... Il eſt piqué de ce calme

froid qui n'offre aucun mélange d'affectation. Il comptoit ſur des larmes, des évanouiſſemens... Il a apparemment lu quelques Romans où il a vu de tout cela.

Mon pere ne peut pas non plus ſe figurer qu'il n'y ait point de feinte dans la conduite d'Emilie ; & il fait ſon poſſible pour raccommoder les affaires. Il me diſoit hier avec toute la confiance d'un cœur pénétré : » Bagatelle » que tout cela ! Je ſçais ce que c'eſt » que toutes ces petites brouilleries. On » ne s'en aime que mieux après... » Il appréhende ſi fort, cependant, que je ne contrarie ſes négociations, & que je ne conſeille à Emilie de perſévérer dans ſa façon de penſer, qu'il ne nous laiſſe pas un moment enſemble ſans qu'il y ſoit... Il nous quitte le ſoir pour voir ſi, en nous allant coucher, nous n'entrons point dans l'appartement l'une de l'autre. O! Ar-

gus, tu avois cent yeux, &, malgré cela, Io te fut enlevée... La surveillance de mon pere m'a fait naître une idée. J'en vais faire part à Emilie à la premiere occasion... Nous ne pouvons pas nous parler librement. Je vais lui proposer de nous entr'écrire le soir ce que nous pensons sur ce qui se sera passé dans le jour.... Elle approuvera, sûrement, ce projet. Je vous enverrai les lettres, & cela m'épargnera la peine de vous conter toutes nos petites histoires.

Il y aura dans ce plan un autre avantage. Nous serons mille fois plus sincères. On se parle plus ouvertement par lettres que tête-à-tête. Je lis, depuis long-temps, dans ses yeux, qu'elle a cent choses différentes à me dire que la crainte de rencontrer les miens l'empêche d'avouer... Ne sçait-elle donc pas combien je suis indulgente ?... Mais les lettres épargnent

la honte, & l'on y verſe tout ſon cœur.

Autre choſe encore; cette correſpondance aura l'air romaneſque. Oh! il me tarde qu'elle ſoit commencée... Il y a long-temps que je déſire d'être pour quelque choſe dans une intrigue d'amour.

B. FERMOR.



LETTRE LXIV.

Le Colonel Rivers, à sa sœur Lucie.

Québec, ce 5 Février.

PRENEZ part, chere Lucie, à notre joie commune. Ma divine Emilie a pris son parti. On l'a, en vain, pressée, sollicitée, de renouer ses engagemens avec le Chevalier; ils sont rompus pour jamais. Il lui a dit, ce matin, un éternel adieu, & il est parti, sur le champ, pour Montréal. Il ira delà à la nouvelle York, où il s'embarquera pour l'Angleterre.

Mes sensations, dans cet événement, ne peuvent s'exprimer. J'admire cette aimable délicatesse qui, pour ne point s'unir à un homme qui lui étoit indifférent, lui a fait mépriser les avantages du rang & de la fortune,

& lui a inſpiré le courage de braver la cenſure de ſa famille & du public, qui ne voyent, dans ſa conduite, qu'une imprudence impardonnable. Une femme qui agit auſſi noblement eſt digne d'être aimée, d'être adorée de tous les hommes qui ont l'ame aſſez délicate & aſſez ſenſible pour appercevoir tant de perfections.

Un autre que moi pourroit, peut-être, s'imaginer qu'il a eu quelque part dans ſa réſolution : je ne ſuis pas ſi vain. Elle eſt venue de ſon propre mouvement. Elle n'a pu ſupporter l'idée de former une union où ſon cœur ne la conduiſoit pas.

Je ne peux, cependant, pas douter de ſon affection pour moi. Ses attentions ſont trop flatteuſes & trop ſouvent répétées pour que je ne les remarque pas; mais cette affection n'eſt pas autre choſe que cette eſpéce d'attachement où l'eſprit ſeul eſt intéreſſé.

Je ne lui ai jamais donné à entendre que je l'aimois. Dans la situation où elle étoit, c'eût été, selon moi, un outrage... Elle sçait combien ma fortune est bornée, & qu'il m'est presque impossible de songer au mariage... Enfin, elle n'a pu avoir aucune idée sur moi... Oh ! ma chere Lucie, ce n'est sûrement pas à l'amour qu'elle a sacrifié l'avarice & l'ambition, & cette circonstance la rend mille fois plus estimable...

Mais voici Fitzgerald qui vient m'interrompre. Adieu. Je vous écrirai dans quelques jours.

RIVERS.



LETTRE LXV.

Miss Fermor, à Miss Lucie Rivers.

Sillery, ce 10 Février 1767.

Les faiseurs de projets, ma chere Lucie, ne sont pas tous aussi heureux que moi... Ils ont, pour l'ordinaire, de si grandes vues, il en doit résulter tant d'avantages qu'on les prend pour ce qu'ils sont; pour des rêveurs, des insensés, des fanatiques. Hé! que n'intéressent-ils le cœur? Ils auroient le même succès que j'ai eu. Emilie a été charmée de ma proposition, & voici les premiers fruits de notre correspondance. Il me semble que c'est un passe-temps fort agréable pour deux jeunes filles, retirées à la Campagne, que de se dire tout ce qu'elles pensent.

A MISS FERMOR.

Seroit-ce envers vous, chere amie, que j'aurois besoin de justifier la conduite que j'ai tenue à l'égard du Chevalier ? Non. Vous l'avez d'abord approuvée. Vous me l'avez même conseillée. Je n'ai qu'un reproche à me faire. C'est d'avoir tardé si longtemps à m'expliquer sur un point qui nous intéressoit aussi essentiellement tous deux. Combien il y avoit que j'étois sur le bord d'un précipice ! & j'ai manqué de m'y plonger !... J'en frémis, quand j'y songe. La nature ne nous avoit pas fait l'un pour l'autre... Il n'agissoit que par un mouvement machinal ; & moi je cédois à l'obsession d'une famille, qui s'imaginoit qu'il suffisoit que je n'eusse point pour lui de dégoût décidé, pour que je fusse heureuse.

Je sentois bien que le bonheur exigeoit davantage. Il ne peut naître que de la ressemblance de l'esprit & du cœur. Vous avez du observer cent fois combien il y avoit des différences entre nous. Quelle froideur quelle glace lorsque je hazardois de lui faire part de mes idées sur la délicatesse qu'on doit avoir des deux côtés pour conserver dans le mariage cette union intime qui vient d'un amour mutuel ! il approuvoit avec indolence tout ce que je disois, mais il ne le sentoit pas.... Jugez de ce qui devoit se passer en moi lorsqu'un autre qui n'avoit aucun intérêt à la chose me faisoit voir, en même temps, que toute son ame étoit d'intelligence avec la mienne!.. Le feu de ses yeux, ses regards plus expressifs que le langage, toute sa physionomie, enfin, annonçoit cette heureuse sympathie que

j'aurois voulu trouver dans le Chevalier.

Quel empire, cependant, n'ont point ſur un cœur droit les engagemens qu'on a formés, même ſans y avoir conſenti de ſon propre mouvement! J'étois accablée par le poids des miens.... Je craignois d'avoir quelque reproche à me faire. Je me figurois qu'il m'aimoit, & dans cette illuſion j'appréhendois de le rendre malheureux en rompant nos liens..... Je ne pouvois me réſoudre à l'épouſer.... Mais je ne pouvois prendre ſur moi de me dégager. C'étoit une ſituation très-pénible. Hélas! j'y ſerois encore, ſans la lettre de ſa mere. Mon bon génie la lui dicta, ſans doute, pour me tirer de ce cruel embarras.

Je ne puis vous exprimer la joie que je reſſens d'être délivrée de ce joug inſupportable.... Elle va juſqu'à

l'enchantement. Je reſſemble à ces eſclaves opprimés, qui, après une longue captivité, jouiſſent des charmes de la liberté.

Oui, ma chere Bell, votre Amie a été malheureuſe, ſans oſer s'en plaindre, ſans oſer l'avouer même à vous. J'étois honteuſe de m'être ainſi laiſſée ſubjuguer.... Mon cœur, ſans expérience, avoit pris l'eſtime qu'il avoit d'abord conçue pour lui, pour cette affection que je ſouhaitois qu'il eût. Fatale mépriſe! Elle eſt funeſte à preſque tout notre Sexe. Je l'ai, heureuſement, reconnue avant qu'il fût trop tard.

Je ne ſçais déſormais ce que je vais faire. Je ne me ſuis point encore queſtionnée là-deſſus. Je m'imagine, pourtant, que la prudence exige que je repaſſe en Angleterre, dès que la mer ſera libre. J'ai une parente du côté de ma mere à la campagne. J'i-

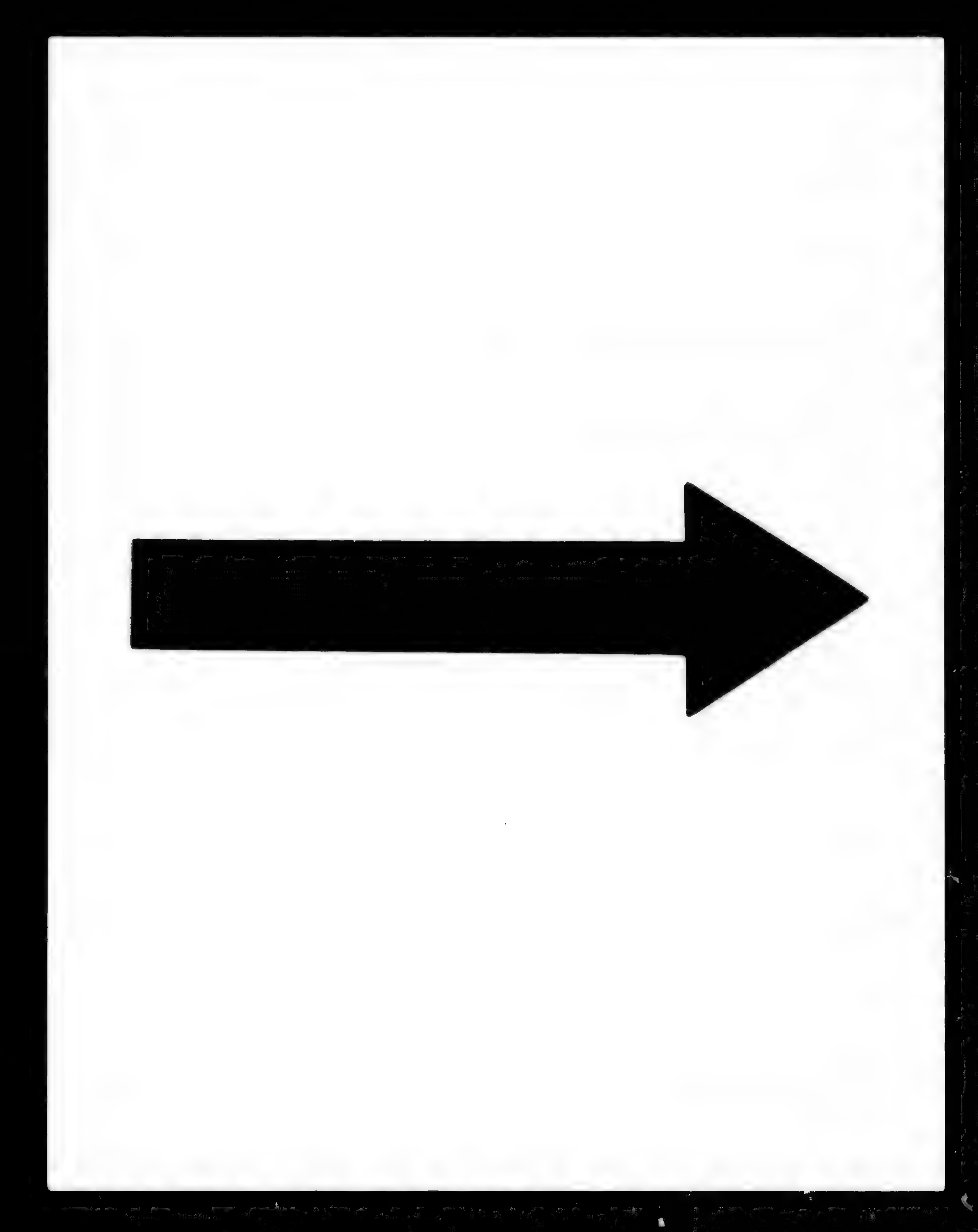
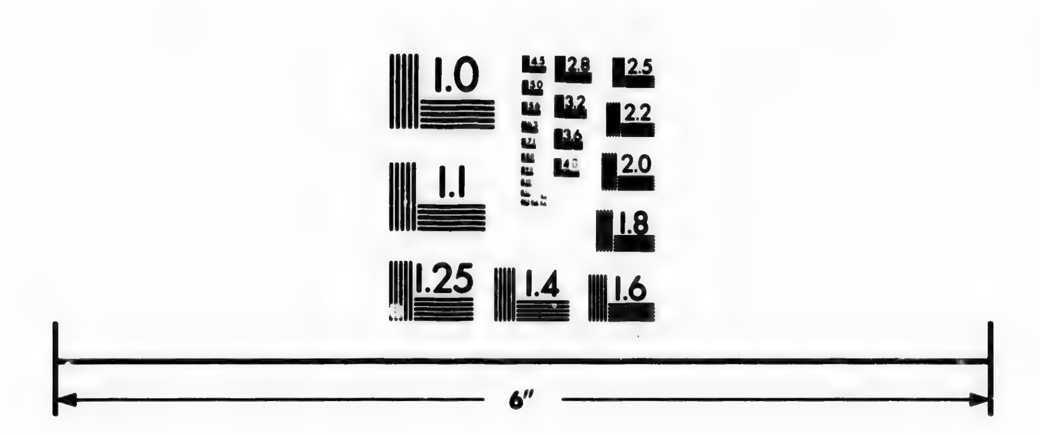


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





rai la joindre. Ma petite fortunè est suffisante, pour me faire vivre chez elle avec décence.

Mais quel que soit mon sort, je n'en connois point qui puisse égaler le malheur d'être mariée à un homme que je n'aime pas, & qui s'imagineroit que je devrois être fort reconnoissante de ce qu'il auroit daigné m'épouser.

Je ne lui ai sûrement pas fait beaucoup de peine, en me délivrant de ce tourment. S'il a quelques regrets, je sçais d'où ils viennent: ils ne partent que d'une vanité blessée. Je suis persuadée que vous en avez la même opinion. Adieu.

EMILIE MONTAGUE.

En vérité, ma chere Lucie, les parentés m'impatientent. En voilà l'effet. Cette charmante Emilie a gémi

pendant deux ans ſous le joug que l'avarice de ſon oncle lui avoit préparé. Il ſçavoit que le Chevalier ne tarderoit pas à devenir fort riche.... Je ne ſçais pourquoi nos parens n'en agiſſent pas autrement qu'ils ne font à notre égard. Qu'ils nous choiſiſſent notre compagnie, à la bonne-heure....... Mais qu'ils nous laiſſent au moins le choix de nos maris. Leur attention devroit ſe borner à ne nous faire voir que des hommes d'honneur.... Qu'auroient-ils à craindre ? Nous ne pourrions ſûrement faire qu'un bon choix. La conformité du goût & du ſentiment en ſeroit le lien... Mais ils veulent juger pour nous..... Cette tyrannie eſt cruelle.

Je n'aime pas auſſi ces Amours éternelles dont on vante les heureux ſuccès. Il me ſemble qu'elles ménent rarement au bonheur. Il faut, ſans doute, ſe connoître aſſez long-tems,

pour apprécier réciproquement sa façon de penser.... Mais quand on est assez sûr l'un de l'autre, il ne faut pas laisser rallentir le premier feu : il ne s'éteint que trop tôt. Je suis persuadée que presque tous les mariages d'inclination ne se font que dans la tiédeur....... C'est le méchanisme de l'habitude, & rien de plus.

Pour moi, j'ai pris mon parti. Je ne sçais si Fitzgérald me plaira assez, pour que je l'épouse.... Mais s'il a jamais le bonheur de m'en inspirer l'envie, qu'il y prenne garde. S'il ne court pas chercher le consentement de mon pere avant que j'aye cessé de parler, c'en est fait ! je le renvoie. Il n'y auroit que lui dans tout le Canada, que j'en agirois de même....... N'est-ce pas que vous trouvez que j'ai raison ?

B. FERMOR.

Je

Je voudrois que vous vissiez Emilie. Quelle gaieté! Quelle liberté! C'est un petit oiseau charmant qui s'est échappé d'une cage dorée...... Mais n'en êtes-vous pas bien aise?... Dites-moi donc que cela vous fait autant de plaisir qu'à moi.



LETTRE LXVI.

Le Colonel Rivers, à sa sœur Lucie.

A Québec, ce 11 Février 1767.

JE ne puis me faire à cette idée, Lucie. Est-il possible qu'un homme puisse se consoler d'avoir perdu la plus aimable des femmes, par l'espoir sordide de faire un mariage plus riche ? C'est pourtant ce que fait le Chevalier Clayton. Hélas! c'est aussi ce que font presque tous les hommes. Les motifs de l'intérêt le plus vil influent, plus que toute autre chose, sur l'affaire la plus importante de leur vie.

Dans quel égarement est plongée la nature humaine ! Est-ce donc dans les avantages factices de la splendeur & des richesses, qu'on peut trouver le bonheur où l'on aspire ? Il est enco-

re quelques personnes privilégiées qui ne le cherchent que dans les plaisirs solides du cœur & des tendres affections. Ce sont les personnes sages & sensées, & qui osent penser & réfléchir : leur esprit me semble animé du feu céleste.

J'ai vu plusieurs fois ma charmante Emilie, depuis que je ne vous ai écrit ; mais je ne la verrai plus si souvent : je me contraindrai à me priver de ce doux plaisir. Le public, toujours prêt à fronder les actions les plus innocentes, pourroit, peut-être, mal interpreter sa conduite dans cette occasion, & je serois au désespoir d'en être la cause. J'éviterai même, mais c'est uniquement par rapport à elle, de lui montrer des attentions aussi marquées que celles que j'ai toujours eues. Je craindrois qu'elle ne pensât que je présume trop de ses égards pour moi, & que je m'imagine qu'elle ne

se seroit, peut-être, pas dégagée du Chevalier Georges si elle ne m'avoit pas connu. Ma conduite exige la plus grande circonspection. Elle ne doit pas être moins attentive à la sienne. La situation où elle se trouve, ressemble presqu'à celle d'une jeune veuve... Elle a les mêmes décences à observer.

Je ne puis, malgré tout cela, m'empêcher de penser que je ne lui suis pas tout-à-fait indifférent. Ses yeux charmans ont une douceur inexprimable, quand ils rencontrent les miens. Elle m'adresse la parole moins souvent qu'à d'autres.... Mais quand elle me parle, c'est d'un ton de voix qui me pénétre l'âme. Il semble qu'elle ait une maniere de s'adresser à moi que le cœur seul peut sentir. Elle voit bien que je la préfére à toutes les autres; mais elle sçait cacher cette préférence. Je l'ai, cependant

vu rougir une fois, lorſque je parlois à une autre Dame.

Je crois qu'elle a, au moins, de l'amitié pour moi. Ce ſentiment, ſeul, feroit le bonheur de ma vie ; je le préférerois à l'amour que toute autre femme pourroit m'inſpirer. Ah ! Lucie, ſi le tems, ſi mes aſſiduités pouvoient, cependant, faire changer cette amitié en amour ! .... Tendre comme je ſuis, je ſerois au comble du bonheur....

Rivers.



LETTRE LXVII.

Miss Lucie Rivers, à son Frere.

A Londres, ce 1er. Décembre 1766.

VOUS vous inquiétez donc, cher frere! Ne craignez rien. Mon cœur ne court aucun risque.... Votre ami ne l'égarera pas. Il faut avouer, cependant, que c'est un fort aimable homme. Je le crois digne de votre amitié, par sa droiture & par les qualités de son esprit.... Je ne peux certainement faire de lui un éloge plus flatteur.... Mais, avec tout cela, il ne peut, au plus, prétendre qu'à mon admiration. Il lui manque pour être aimé cette sensibilité charmante, cette tendresse de l'âme qui vous caractérise, & qui vous met presque à l'unisson d'une femme.

Je crois qu'il eſt animé du deſir de plaire; je crois même que j'en ſuis l'objet; mais il n'a qu'un moyen d'y réuſſir: c'eſt de faire ſes efforts pour vous reſſembler...... En vérité il eſt bien mortifiant pour moi que le ſeul homme au monde que je trouve parfait, & qui, ſeul, ſemble formé pour me rendre heureuſe, ſoit mon frere. Tâchez donc, je vous prie, de m'en trouver un qui puiſſe ſoutenir la comparaiſon avec vous.... Vous m'avez inſpiré de l'orgueil.

Mais que vous me ſemblez à plaindre, mon cher frere! la nouvelle qui me feroit le plus de plaiſir feroit d'apprendre que votre Emilie eſt mariée.. Vous vous détacheriez, du moins, d'elle... & votre ſituation doit être extrêmement déſagréable. Vous ſçavez donner de très-bons conſeils... Ce que vous m'avez dit au ſujet de ſir Temple en eſt la preuve.... com-

ment avez-vous pu vous expoſer aux charmes d'une perſonne qui pouvoit vous inſpirer une ſi vive tendreſſe & qu'il vous étoit impoſſible d'obtenir ? Convenez que vous avez en cela manqué bien eſſentiellement de prudence. Vous avez préciſément agi comme une jeune fille étourdie qui badine autour de la flamme qui doit la brûler.

Au moins devriez-vous tenter de vous tirer du danger. . . . . . . Nous pourrions vivre avec beaucoup de décence à la campagne. Quel plaiſir ne feriez-vous pas à ma mere ! votre abſence lui fait une peine infinie... Combien de fois ne l'ai-je pas trouvée baignée de ſes larmes en liſant vos Lettres ! Tout ſon eſpoir eſt dans votre retour. Elle ne peut pas ſe figurer ni moi non plus que vous nous ayez abandonnées. Ce projet de vous établir en Amérique nous paroît toujours

frivole, & ſongez que je ménage mes termes ; je pourrois vous dire qu'il nous paroit même quelquefois un peu extravagant. . . . . Le Comte de Northampton ne vous offre-t-il donc pas aſſez de richeſſes ? Vos terres, en y demeurant, doubleroient de revenu. . . . Je n'y contribuerois pas moi-même pour peu de choſe : je ſuis très-ſure que je ſerois la plus jolie laitiere de tout le canton. . . Songez ſérieuſement à tout cela, mon cher frere, & revenez nous joindre.

LUCIE RIVERS.

Je n'écris point à Miſs Fermor. . . Dites-lui, je vous prie, mille choſes pour moi. Vous ſçavez comment il faut les lui dire en lui parlant de ma part. . . . Mais c'eſt autre choſe pour Emilie. . . . . Mes ſentimens pour elle,

en passant par votre bouche, pourroient bien paroître sous une autre couleur....



LETTRE LXVIII.

Madame Melmoth, à Miss Emilie Montague.

A Montréal, ce 10 Février 1767.

JE l'avouerai, ma chere Emilie, je suis d'une surprise extrême. Quoi ! parce que la Lettre de Milady Clayton semble légerement annoncer un manque de délicatesse vous dédaignez un homme qui, depuis deux ans, vous offroit sa fortune ? Est-ce bien vous qui en avez agi ainsi ? votre candeur, votre affection pour le Chevalier vous auroit engagée à excuser sa mere, mais... Et vous répéterai-je ce qu'on dit ici publiquement ?. On dit que vous n'avez cessé d'être prudente & que

vous n'avez sacrifié la décence & l'honneur de remplir votre promesse qu'à l'inclination que vous avez prise pour un homme qui, à tous égards, ne vous convient pas. . . . Il y a d'abord toute apparence que vous lui êtes indifférente, & sa situation ? . . C'est un point que vous avez bien peu considéré. . . Le Colonel Rivers est, sans doute, un homme de beaucoup de mérite. Mais peut-il penser à vous? Quel sort pourroit-il vous faire en supposant qu'il vous aimât autant qu'on dit que vous l'aimez ?

Je connois votre franchise, ma chere Emilie & je vous prie de me répondre à deux choses avec sincérité. Sont-ce les sentimens que le Colonel a pu vous inspirer, qui vous ont fait faire la démarche indiscréte que l'on vous reproche ? Avez-vous, au moins, pour excuse la certitude qu'il

vous aime ?..... Je ne ſçais ſi vous avez conçu quelques vues.... Je ſerois fort aiſe d'en être inſtruite.

E. MELMOTH.



LETTRE LXIX.

Miss Emilie Montague, à Madame Melmoth.

A Sillery, ce 19 Février.

Vous me rendez justice, Madame, en me louant de ma franchise : je n'en manquerai jamais, & moins encore avec vous qu'avec personne.

Je vous dirai donc que le Colonel Rivers ne m'a pas donné, jusqu'à présent, le moindre sujet de soupçonner qu'il m'aimât, &, à prendre la chose dans le sens que votre question la suppose, je suis à son égard ce qu'il est au mien ; je ne l'aime pas non plus. Il est, à mon gré, le plus aimable &, peut-être, le meilleur des hommes, & j'ai pour lui la plus vive affection ; mais je ne crois pas que

ce soit autre chose que de l'amitié. Elle m'a, cependant, fait connoître assez tôt que j'aurois outragé ma délicatesse, si j'avois épousé le Chevalier Clayton.

Le mariage est un engagement sacré, qui ne permet point de partage dans les sentimens, & mon cœur n'a pu soutenir l'idée d'y en porter qui ne fûssent pas tous à celui qui vouloit m'unir à son sort.

Je ne me fais aucun reproche. J'avois promis ma main au Chevalier Clayton. Mais en quel tems, en quelle circonstance? Je n'avois point vu d'homme alors qui m'eût paru plus digne de mon estime.... J'avois de lui l'opinion la plus favorable.... Mon oncle me faisoit les sollicitations les plus pressantes, & je n'avois pas la force de lui résister. L'amour, sans doute, ne se commande pas Mais l'habitude de voir dans le Chevalier

Clayton un homme que je devois aimer, me fit croire que je l'aimois réellement. Cette illusion a manqué de me perdre.... L'arrivée du Colonel Rivers en Canada l'a, heureusement, dissipée. Le prestige disparut à la premiere fois que je le vis. Sa seule conversation me détrompa. Je pris, dès ce moment, la résolution de me dégager du Chevalier. La seule crainte de lui faire de la peine me retint; mais sa conduite, à la réception de la lettre de sa mere, me détermina; je me crus libre.... Je me trouvai délivrée des obstacles qui s'opposoient, à la fois, à mon bonheur & à son ambition.... Il en paroît affecté: c'est une feinte. Il vous dira, s'il est sincère, que mon refus lui a fait plaisir.... Il vous montre un chagrin qu'il ne sent pas.

Voilà quels o é mes motifs, & la tranquilité qu... 'ont laissée, me

'ils m

garantit que vous les approuverez.

Vous êtes curieuse de sçavoir quelles peuvent être mes vues. Je n'en ai point d'autre que de retourner en Angleterre au Printems.

Emilie Montague.



LETTRE LXX.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

A Sillery, ce 27 Février.

LA vérité naît, dit-on, du choc des disputes : ainsi elle ne tardera pas à paroître ici. Il y a guerre ouverte à Québec au sujet d'Emilie. Mais est-ce vous, les graves Mamans de tant de jolies filles, que vous voulez contraindre de se marier à votre fantaisie, qui remporterez la victoire ?.... Elle a manqué un bon parti ; c'est une imprudente...... Doucement. Ecoutez la faction opposée.........
« *Contentement passe richesse*.......
» Elle a préféré d'être heureuse. Il faut
» admirer sa générosité & son coura-
» ge »...... Voilà, mes prudentes

raiſonneuſes, ce qu'une jeuneſſe charmante vous dit en *Chorus*. Qu'avez-vous à répondre ?.... Mon avis, ſur ce point, doit être auſſi de quelque poids..... Elle a bien fait, très-bien fait, & cet exemple ne ſera pas inutile.

Autre objet d'inquiétude. Eſt-ce pour être à elle-même qu'elle a ainſi changé ? Cela n'eſt pas croyable. Elle a ſûrement une autre inclination.... Vous penſez bien qu'on ne ſe fait pas beaucoup de queſtions pour en ſçavoir l'objet. Votre frere ſe trouve-là à point nommé, & je me rends moi-même, ſans peine, à leur opinion. Je ſuis ſûre qu'elle l'aime; mais je ne ſuis pas également ſûre qu'elle le ſçache. Je ne crois pas, du moins, qu'elle donne à ſon affection le véritable nom qu'elle a...... Oh ! nous ne nous faiſons pas ſi promptement une juſte idée des ſenſations qui nous

animent.... L'amitié, par exemple, est une si belle chose ! Elle mérite assurément bien que l'on s'en croye enflammée..... Mais, *wa tant douce* Emilie, sortez de cette erreur. Vous avez des yeux.... Oui, Lucie, elle a des yeux qui parlent...... Et moi qui vois les miens dans mon miroir, je sçais, par comparaison, que l'amitié ne fait point tenir ce langage.

Votre frere le sçait, sans doute, aussi. On ne diroit, cependant, pas qu'il s'en apperçoit. Une indifférente croiroit même qu'il l'ignore.... Mais nous ne sommes plus indifférentes ici. Monsieur le Colonel vient plus rarement, ses manieres sont plus réservées ; on est plus retenu de part & d'autre dans ses discours ; on ne se livre plus si familiérement aux petits jeux dont on s'amusoit.... Les yeux se rencontrent moins souvent..... Magie inconcevable de l'Amour ! On

ſoupire, ſans ceſſe, après le plaiſir de ſe voir ; & tu ſembles vouloir nous en priver!

Mais finiſſons toutes réfléxions. Je vois paroître un Argus, qui voudroit voir ce que j'écris..... C'eſt mon pere qui vient lui-même écrire à mon ſecrétaire..... Doucement, s'il vous plaît..... Vous pouvez venir à préſent; tout eſt caché.

B. Fermor.



LETTRE LXXI.

Le Colonel Rivers, à sa sœur Lucie.

A Québec, ce 20 Février.

J'EN suis chaque jour plus sûr, chere sœur. Je vois qu'il n'y a point de bonheur pour moi sans Emilie. La tournure de son esprit est si semblable à celle du mien, qu'il semble que nous ayons la même ame. J'eus l'idée, la premiere fois que je la vis, que les douceurs de l'amitié nous avoient unis dans quelqu'état précédent, & que nous ne faisions que renouveller ici notre ancienne connoissance. Mon cœur vibre au seul son de sa voix. Elle ne parle point que je ne retrouve mes propres pensées dans les siennes.

Les mêmes affections, la même ſenſibilité ſemblent nous avertir de ce que nous penſons réciproquement, & nous rendre ſuſceptibles de joie & de chagrin.

Ah! ma Lucie, les paſſions nous ſont communes à tous. Mais ces affections vives & délicieuſes, qui ſont la ſource unique du vrai plaiſir, ne ſont le partage que d'un très-petit nombre de perſonnes que le Ciel a favoriſées.

J'ignore encore quels ſont ſes ſentimens. Mais je veux les connoître avant de lui avouer les miens....... Si elle m'aimoit comme je l'aime!... Ah! je voudrois perpétuer ici mon exil. Les forêts les plus écartées du Canada ne ſeroient plus avec elle un déſert ſauvage; ce ſeroit le ſéjour enchanté des graces.

Quel vernis romaneſque! Je vous entends, Lucie. Ce n'eſt, cependant a

là que la foible peinture de la félicité dont je croirois jouir. Mais qu'elle seroit affoiblie, si, pendant que j'en goûterois les délices, vous me peigniez ma mere dans l'état où vous me la représentez ! Sa situation me cause une inquiétude extrême. Je volerois en Angleterre, si quelque lueur d'espoir ne me retenoit pas ici. Ah ! vous avez trop de complaisance l'une & l'autre en souhaitant de vous retirer à la campagne avec moi.... Votre tendresse ne vous engageroit-elle point à faire un plus grand sacrifice ?...... Mais ce seroit trop espérer de vous voir ici. Cependant si j'épouse Emilie, quel moyen de songer à retourner en Angleterre ?

Il y a ici un homme que je préférerois pour vous à tous les hommes que je connois : mais il n'y auroit qu'une petite difficulté ; il faudroit l'enlever à votre amie Fermor, & je

ne crois pas que cela fût aisé. Il lui paroît fort attaché, & elle, de son côté, pourroit bien ne pas montrer beaucoup de docilité à vous le céder. Je la regarderois comme une ennemie de son propre bonheur, si elle le refusoit.... Temple ne vous a donc encore excitée qu'à l'admiration?... Je vous en félicite. Votre façon de penser sur son compte me tranquilise.... Mais sçavez-vous bien que je crains que vos éloges ne me rendent vain? Ne me gâtez point, je vous prie, par tant de complimens flateurs. Mon unique mérite est de n'être pas fat, & je voudrois le conserver.

Votre lettre, en vérité, ma chere sœur, m'a appesanti l'âme. Je suis pénétré des peines que je cause à une mere qui est si digne d'être heureuse en tout. Mais puis-je abandonner l'amie, la compagne, la maîtresse adorée, l'épouse chérie que j'ai toujours

desirée ? Une autre cause de mon chagrin est de ne pouvoir la placer dans un état pareil à celui qu'elle a rejetté... Et je commence à croire qu'elle l'a refusé pour moi.

Je n'avois jamais, avant ce tems, murmuré de ce que la fortune prodiguoit ses bienfaits à tant de gens qui en sont indignes.

Adieu, chere Lucie. Je remets à vous écrire à quelques momens où j'aurai plus de gaieté.

RIVERS.





LETTRE LXXII. (a)

Sir Guillaume Fermor, au Comte de......

A Sillery, ce 20 Février 1767.

C'est présumer bien favorablement de moi, Mylord, que de me supposer capable de vous donner une idée satisfaisante d'un pays que j'habite depuis si peu de tems. Il n'y a que le desir de mériter l'estime dont vous m'honorez, qui puisse m'engager à vous donner par-là une preuve

(a) Cette Lettre & quelques autres de Sir Fermor paroissent détachées de la chaîne de ce Roman. On peut les passer sans la rompre. Mais les personnes à qui des connoissances sur l'Etat naturel, civil & politique du Canada, ne paroîtront pas inutiles, pourront lire ces Lettres. C'est pour elles qu'on les a conservées.

de mon zèle. Je vous communiquerai de tems-en-tems, avec un vrai plaisir, les observations que j'aurai faites, & je ne vous parlerai que de ce que je sçaurai bien.

Il semble que les François, en formant cette Colonie, n'ayent eu d'autre vue que de faire la conquête du Pays. Leur systême paroît n'avoir été que militaire sans mélange, pour ainsi dire, de commerce. Il n'entroit, du moins, dans leur plan, que pour se procurer le nécessaire, & se faciliter les moyens de s'attacher les Sauvages, pour s'en servir contre nous dans l'occasion.

Les possessions sont militaires. Chaque paysan est soldat, chaque Officier est Seigneur, & tous servent sans paie quand le besoin l'exige. Ce service, si l'on en excepte un cens, qui est très-modique, & qu'ils paient par

ſorme d'hommage, eſt la ſeule choſe qu'ils doivent pour leurs terres. Le Seigneur tient les ſiennes de la Couronne, & le Payſan tient celles qu'il poſſéde du Seigneur qui eſt à la fois ſon Suzerain & ſon Commandant.

Les Payſans ſont, en général, d'une grande taille & robuſtes. Leur indolence eſt exceſſive : ils aiment la guerre & déteſtent le travail. Alertes, braves, hardis en campagne, la pareſſe & la nonchalence les engourdit chez eux. Ils reſſemblent, en cela, aux Sauvages dont il paroît qu'ils ont, ſur ce point, imité les mœurs. Le Gouvernement ſemble leur avoir inſpiré l'eſprit militaire & les vertus de cet état. La ſtupidité, l'ignorance dans laquelle ils ſont plongés n'altère point en eux les grands ſentimens de l'honneur, & ils ne ſont jamais plus heureux, quoiqu'ils ſervent ſans paie,

que lorſqu'on les appelle à la guerre.

Il n'y a, peut-être, point d'hommes plus vains. Les François leur paroiſſent le ſeul peuple civiliſé qu'il y ait au monde; mais ils ſe regardent comme la fleur de la Nation. On m'a aſſuré qu'ils avoient eu une averſion & un mépris extrêmes pour les troupes Françoiſes qui vinrent à leur ſecours pendant la derniere guerre. Toute leur eſtime ſe tourna ſur le Marquis de Montcalm; elle alloit juſqu'à l'idolâtrie, & j'en ai vu pluſieurs verſer des larmes à ſon ſeul nom: tribut ſincère à la mémoire d'un Général auſſi brave qu'humain, & que ſes ennemis pleurerent le même jour qu'ils perdirent leur propre Héros (*a*).

Voilà, Milord, à quoi ſe bornent

(*a*) M. Wright.

jusqu'à présent les connoissances que j'ai acquises sur le Canada. Je ne suis pas peu excité à en acquérir d'autres, par l'envie que j'ai de vous donner des preuves que je suis, &c.

G. Fermor.





LETTRE LXXIII.

Miss Emilie Montague, à Miss Bell Fermor.

24 Février, 11 *heures du soir.*

JE ne puis m'empêcher de vous l'avouer, ma chere.... L'Amour même est, je crois, moins tendre, il est moins vif que l'amitié que m'inspire Rivers. Sa seule conversation me fait un plaisir inexprimable, & même, dès le premier moment que je l'ai vu, je n'ai plus eu de goût pour celle de personne. Quelque agréable que soit la vôtre, elle emprunte ses charmes du plaisir que j'ai à vous entendre parler de lui.

Que cette amitié m'offre de douceurs!... Oui, c'est de ce nom qu'il

faut appeller ma tendresse... Je ne prétends, cependant, pas vous faire croire que je sois ennemie d'un sentiment encore plus tendre, ni qu'i soit aisé de s'en garantir en le voyant. Ce que je veux seulement vous faire entendre, c'est que notre situation réciproque ne nous permet pas de penser l'un à l'autre autrement qu'en qualité d'amis.... J'ai tâché jusqu'à présent de ne le voir que sur ce pied, j'y réussirai, sans doute. Pourroit-il se marier sans fortune ? La mienne est trop modique. Il seroit le maître du monde si j'en avois l'empire.... Mais je ne suis pas assez intéressée pour desirer, ni assez romanesque pour attendre qu'il se prive du rang & de l'aisance dont il jouit pour vivre ignoré dans le monde avec moi. Non, non. Il faut s'en tenir à l'amitié. Soutenue par le charme des sentimens

qu'elle m'inſpire, je m'inquiéte peu de ce que peuvent dire les deux ou trois femmes dont vous m'avez parlé. Je ne les écoute qu'avec la plus parfaite indifférence. Rivers m'eſtime... Il loue ma conduite : celà me ſuffit ; je mépriſe le vain babil des autres. L'applaudiſſement du monde entier me causeroit moins de plaiſir qu'un de ſes ſourires d'approbation.

Mais j'admire toujours Sir Fermor, qui veut abſolument que vous ayez de l'influence ſur ma façon de penſer. Il me connoît encore bien peu. Les mouvemens de mon cœur m'ont ſeuls déterminée à refuſer le Chevalier. Le premier aſpect de Rivers me fit voir que j'avois juſqu'alors ignoré ce qu'étoit la vraie tendreſſe. Ma vie, depuis ce moment, ne fut qu'un combat continuel entre ma raiſon qui me crioit de ne point épouſer un homme tan-

dis que j'en préférois un autre, & un faux point d'honneur qui m'attachoit à des liens imprudens. Un concours d'accidens favorables m'a délivrée de cet état pénible, & je ſuis devenue libre d'agir comme je voudrois.

Je n'ai, certainement, pas la moindre idée d'épouſer le Colonel. Cependant je n'en épouſerai jamais d'autre, tant que j'aurai pour lui les ſentimens qui m'animent.

Madame Melmoth eſſaie bien inutilement de les altérer. Elle a beau vous écrire qu'il n'a voulu paroître s'attacher à moi que par vanité; elle ne m'inſpirera jamais cette idée. Vous ſçavez très bien, d'abord, qu'il n'a jamais paru s'y attacher, & s'il l'avoit fait, il ne l'auroit ſûrement pas fait par ce motif; il en eſt incapable. En tout cas, ce qui lui fait plaiſir m'en cauſe tant à moi-même, que j'aurois ſacri-

fié ma vanité pour satisfaire la sienne. Cela répond à Madame Melmoth & à tous les autres. . . . . . Que me veulent-ils ?

E. MONTAGUE.



LETTRE LXXIV.

Miſs Bell Fermor, à Miſs Emilie Montague.

25 Février, à 8 heures.

Je ne fais que me lever. On a des idées nettes dans ce moment & je puis vous aſſurer, ma très-belle, que vous ne ſçavez guère ce que vous dites. Croyez-moi, vous aimez Rivers, & je vous proteſte que vos ſentimens pour lui ne ſont pas autre choſe qu'une tendreſſe romaneſque & toute auſſi romaneſque qu'elle puiſſe être. De l'amitié!... Ah! reliſez, je vous prie, la derniere partie de votre Lettre, & vous verrez ſi l'amitié y eſt pour quelque choſe. Je connois ſes efforts. Je ſçais les ſacrifices qu'elle

peut faire... Ils ſont bien différens de ceux que vous faites.

Scrutez votre cœur, ma chere Emilie, & dites-moi ce que cet examen vous en aura appris. Il eſt important pour vous de bien ſçavoir quels ſont vos vrais ſentimens pour Rivers.....

B. FERMOR.



LETTRE LXXV.

Miss Emilie Montague, à Miss Bell Fermor.

IL est important pour moi!.. Oui, sans doute ; mais plus pénétrante que moi, vous me connoissez mieux que je ne me connois moi-même... Ah! vous l'avez deviné. J'aime.... O ciel! quelle idée vient me tourmenter! N'est-ce pas dans votre cœur que vous avez trouvé le secret du mien?.... Qui pourroit ne pas aimer le plus aimable des hommes? Oui vous l'aimez, ma perte est infaillible. Quelle femme peut le voir sans s'attendrir? Les charmes de sa conversation, son air, sa figure, le seul son de sa voix... Ah! il est impossible qu'une ame comme la vôtre ne s'en soit pas tendre-

ment affectée. La franchiſe a juſqu'à préſent cimenté notre amitié... Ne ſoyez pas moins ſincere. Dites-moi ouvertement ce que vous penſez.

Combien de fois ne vous ais-je pas obſervée ? Combien de fois ne vous ai-je pas vue l'écouter avec un air de tendreſſe & de complaiſance?..

Mais ſoyez ſûre que je ne ſuis point fâchée que vous l'aimiez. Il eſt fait pour charmer le cœur d'une femme, & je n'ai pas le moindre droit de me plaindre de vous.. Vous ignoriez ma paſſion pour lui, vous me voyiez ſur le point de paſſer dans les bras d'un autre... Cependant dites-moi... Et vous devez ſentir combien il m'en coûte à vous faire cette queſtion, dites-moi, ſi votre tendreſſe eſt mutuelle, s'il vous aime ? Il me ſemble que j'apperçois qu'il regne depuis quelques jours un peu de froideur dans ſes manieres... Cela me donne de l'inquié-

tude... Faut-il donc que les deux personnes du monde qui me ſont les plus cheres me cauſent tant de peines ? .. C'eſt plus que je n'en puis ſoutenir. Le cœur de votre Emilie eſt déſolé. .. Dites-moi, ſeulement, ſi vous aimez..... Je ne vous en demande pas davantage... Y a-t-il un homme qui puiſſe ſe flater de plaire où il paroît ?

E. Montague.



LETTRE LXXVI.

Miss Bell Fermor, à Miss Emilie Montague.

OH ! il faut faire l'éloge de votre pénétration. Quel furet vous êtes ! oui vous avez découvert mon secret. Ce n'est pourtant pas avec l'excès que vous mettez à la chose que je me sens affectée. Mais cela ne fait rien. Peu ou beaucoup le fait n'est pas équivoque ; j'aime, & s'il faut tout vous dire, je suis aimée aussi. Il est inutile d'ajouter de qui. Lorsque vous faites amicalement éclipser tous les hommes par le Colonel, cela se devine. Il n'y a pas besoin d'explication.

Cependant ne vous affligez pas, ma chere. Ce n'est pas lui que j'aime. Ce n'est pas lui ?.. Ne connoissez-vous

donc par le petit Fitz ? Eſt-ce que vous ne voyez pas qu'il eſt dix fois plus aimable que votre Colonel *ſans pareil* ? Mon mauvais goût vous chocque. Je n'y peux que faire. Je l'ai & je ne le changerois pas pour le vôtre. Mais j'y ſonge. . . . Sçavez-vous que je ſuis toute prête à me fâcher de ce que vous n'aimez pas vous-même Fitzgérald ? Il me ſemble qu'un grand Irlandois de ſa tournure & qui a d'auſſi beaux yeux que lui a autant de droit qu'un autre à plaire & à faire de conquêtes...

Oui, ma très-belle, il y a dans le monde, & ſans le parcourir même tout entier, il y a dans la petite ville de Québec un homme qui, en écartant tous les autres, *peut plaire où il paroit.* Le voudriez-vous avoir à vous toute ſeule ? s'il n'y avoit qu'un ſeul homme de cette eſpece ſur terre il ne ſeroit par raiſonnable de prétendre qu'il n'appartînt qu'à vous.

J'aime Fitzgérald, mais je ne prétends pas que toutes les femmes doivent l'aimer de même... Pour vous, vous ne sçavez ce que vous dites, ni ce que vous voulez. Rivers est, sans doute, un fort aimable homme... Mais on peut le voir sans *expirer d'amour*... J'en suis la preuve, & je me flate, pourtant, d'avoir d'aussi bons yeux qu'une autre. Adieu, soyez plus sage....

B. FERMOR.

A propos, voulez-vous faire un tour ce matin sur la glace jusqu'à Montmorency & dîner ensuite à l'isle d'Orléans ? Oserez-vous vous confier au cher homme dans un traîneau couvert ? Ne me répondez pas. Vous ne me feriez là-dessus que quelque mauvaise réponse.

LETTRE LXXVII.

Miss Emilie Montague, à Miss Bell Fermor...

Vous ne le voyez donc pas du même œil que moi! j'en suis enchantée. Je vous avoue, pourtant, que cela me paroît fort extraordinaire... Et mon amour-propre est un peu blessé de ce que vous donnez la préférence à un autre... Je me tais... Vos railleries m'aprennent que je ne pourrois éviter de vous dire quelque bonne absurdité sur ce point.

Oui je veux aller à Montmorency, & le traîneau couvert ne m'effraye point. J'aimerois mieux, cependant, que ce fût Sir Fermor qui m'accompagnât; ma situation semble l'éxiger...

E. Montague.

LETTRE LXXVIII.

Miss Bell Fermor, à Miss Emilie Montague...

OH! vous avez raison! votre situation... Diantre! je n'y songeois pas. La prudence exige absolument que vous n'alliez qu'avec mon pere; j'aime la prudence.. Mais il ne faut pas aussi que Rivers soit seul. Je vais lui faire dire d'amener Mademoiselle Clairault.

B. FERMOR.

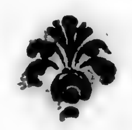


LETTRE LXXIX.

Miss Emilie Montague, à Miss Bell Fermor.

En verité vous êtes irritante. Hé-bien, moi, je veux aller avec Rivers. Madame Devilliers seroit fâchée de n'être pas de cette partie. Rivers peut l'amener. Elle iroit avec Sir Fermor. On songera à Mademoiselle Clairault une autre fois. Etes-vous bien-tôt prête?

Emilie Montague.



LETTRE LXXX.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

A Sillery, ce 25 Février.

Vous vous imaginez, vous, qui n'entendez parler en Angleterre que du froid excessif du Canada, que l'hyver y est une saison triste. Erreur, ma chere ! l'hiver a par lui-même beaucoup d'agrémens. Il y a des jours, à la vérité, qui seroient pour vous d'une sévérité inconcevable, mais il n'y en a, au plus, qu'une douzaine qui soient aussi rudes ; ils ne se suivent même pas. Ce n'est que quand le vent souffle du Nord-ouest. Les lacs, les rivieres, les bois, les montagnes couvertes de glace & de neige qu'il parcourt de ce côté pendant plusieurs centaines

centaines de lieues, le rend si excessivement froid que l'on ne pourroit y tenir sans les fourrures dont le pays abonde. Elles y sont si communes que les habitans en sont tous couverts.

Les beautés Britanniques ainsi enveloppées se rient de l'hyver & se livrent au plaisir & à la gaieté tandis quevous ne vous souvenez d'elles qu'en les plaignant.

Ce qui me plaît le plus c'est de voir comme les femmes ici sont suivies. Il n'y en a pas une, pour peu qu'elle ait d'attraits, qui n'ait à son lever une troupe dePetits-Maîtres qui bourdonnent autour d'elle. . . C'est à qui obtiendra le bonheur de l'accompagner dans quelque partie de plaisir & chaque jour en fait naître trois ou quatre.

Nous venons d'en faire une des plus agréables que l'imagination puisse se figurer. C'est une course à l'isle

d'Orléans par la cascade de Montmorency. Cette cataracte est éloignée de chez nous d'environ neuf miles en passant à travers le grand bassin de Québec; mais l'hyver on est obligé de prendre des détours à cause des inégalités de la glace qui embarrassent le chemin, & il faut faire, à peu près, 12 miles pour y arriver... Vous pourriez croire, peut-être, que ce n'est qu'une route unie & monotone d'un bout à l'autre à cause de la neige qui la couvre. Elle offre, au contraire, beaucoup de variété. Il faut franchir je ne sçais combien de collines & de montagnes de glace. Le bassin de Québec est formé par le confluent des deux rivieres de S. Charles & de Montmorency avec le fleuve S. Laurent. La rapidité de la marée du fleuve souleve la glace des deux rivieres qui ne se congélent que par dégrés, & forme, en la repoussant, des amas de rochers

transſparens qui ſont d'une hauteur ſurprenante & d'une telle force que la marée la plus impétueuſe ne peut plus les ébranler.

Cette circonſtance donne beaucoup d'agrémens à ce petit voyage. Un ciel clair & pur, l'éclat éblouiſſant du ſoleil, les couleurs brillantes qui naiſſent de la réfraction de ſes rayons ſur ces montagnes de glace tranſparentes, les détours qu'il faut faire, l'éclipſe ſubite que la rencontre d'une montagne fait faire à quinze ou vingt traîneaux, leur apparition imprévue ſur le ſommet d'une autre montagne, l'apparence effrayante du danger qu'il y a d'y monter ou d'en deſcendre quoiqu'il n'y en ait réellement aucun, tout cela réuni donne à cette ſcène une grandeur qui vous étonne & vous enleve.

Et que ſontauprès de cela vos plus

beaux cantons obscurcis par vos tristes brouillards ? Si vous pouviez seulement prendre une idée de nos morceaux de glace ! Mais vous n'en avez pas plus que de nos amusemens. Les agrémens de nos traîneaux couverts vous sont absolument inconnus. Quel plaisir n'est-ce pas d'avoir à côté de soi un homme attentif à qui cette scène romanesque inspire encore plus de vivacité ? Je ne dis rien de ce que la situation peut inspirer à sa compagne.

On verse quelquefois : autre plaisir ! on tombe doucement & sans danger sur un duvet de neige & cet accident ne fait que jetter de la varieté dans les attentions de votre conducteur. Fitzgérald les aime infiniment.

Mais quand vous ferai-je arriver à Montmorency ? j'ai fort envie de vous laisser respirer l'air jusqu'à demain au soir sur le bassin. Des lettres

trop longues ennuyent & je ne veux pas que vous ayez ce reproche à faire à votre amie.

B. FERMOR.



LETTRE LXXXI.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

Ce 26 Février.

OU vous conduire ? Je vous ai déja donné une idée de la cascade de Montmorency... Elle étoit parée alors de tous les attraits de la belle saison... Rien n'étoit si agréable... Rien n'est à présent si majestueux, si imposant.

Le chemin qui conduit à la Baye où tombe cette admirable chûte d'eau, offre, pendant un mile, un niveau de glace parfaitement régulier dont la beauté & la magnificence cause d'autant plus de plaisir que vous sortez d'une route hérissée & que l'on se sent délivré des idées de danger dont on n'avoit pu se garantir.

Lorſqu'on approche de la Baye la ſcène déploye une grandeur ſi majeſtueuſe, cet ouvrage de la nature eſt ſi noble que l'on ne peut ſe défendre d'une ſorte de reſpect qui augmente à meſure que l'on avance... Les beautés, les proportions de cet enſemble, la magnificence ſauvage qui le décore & qui ſurpaſſe tous les effets poſſibles de l'art jettent dans l'eſprit la plus haute idée du divin architecte.

Le premier objet de détail qui ſe préſente à la vue eſt un rocher du côté du levant. Il forme un précipice uni, preſque perpendiculaire & de la même hauteur que la caſcade. Le ſommet, qui panche un peu, eſt agréablement couvert de pins & d'autres arbres toujours verds dont la neige d'alentour & celle qui brille ſur les branches à moitié fondue dans les rayons du Soleil, luſtre le feuillage... Des milliers de petits arbriſſeaux, qui ſortent des cre-

vasses imperceptibles du rocher, en ornent toute l'élévation & les contemplateurs, qui les regardent du bas, s'imaginent qu'ils croissent en l'air.

Le côté occidental est aussi haut, mais il a plus de pente, & ses talus inégaux favorisent la croissance d'une multitude d'arbres & d'arbrisseaux dont il est presqu'entierement couvert.

En été, lorsque tous les arbres étalent leur verdure brillante, que tous les arbrisseaux sont en fleur, que la riviere, enflée des eaux qui coulent des montagnes où elle prend sa source, se précipite en bas dans un torrent tumultueux qui charme & qui étonne, ce miracle de la nature offre sans le contredit des plus beau spectacles ; mais la scène d'hyver a aussi ses beautés. Elle ressemble à la tranquilité & au repos de la saison.

La riviere, gélée sur ses bords, ne

donne plus un volume d'eau ſi conſidérable; la chûte, quoique profonde, n'eſt plus ſi exactement perpendiculaire, & il s'eſt formé ſur les différentes butes avancées du rocher des maſſes de glace qui offrent une variété prodigieuſe de figures & de proportions.

Le torrent qui, en été, ſe précipite impétueuſement & ſans obſtacle du haut en bas de la caſcade, ne deſcend plus, à préſent, dans de certains endroits, que d'un pas lent & majeſtueux. Là il paroît ſuſpendu en l'air. Ici plus fort que les obſtacles qui s'oppoſent à ſon cours, il ſe précipite avec une fureur redoublée dans le baſſin qui écume & d'où s'élevent des lames d'eau qui retombent en pluie. Celles qui s'écartent ſe congélent & font de chaque côté un parapet de glace irrégulier, tandis que les autres plus volumineuſes forment ſur le devant une haute & magnifique pyramide de glace.

Mais je ne finirois point si je voulois vous décrire la beauté, la grandeur, & les variétés de ce magnifique spectale. Je ne pourrois d'ailleurs vous en donner qu'une idée imparfaite. Il faut le voir soi-même pour en juger. Il me jette toujours dans l'enthousiasme.

Nous allames de-là à l'isle d'Orléans. Nous y dinâmes au grand air sur six pieds de neige à la chaleur délicieuse du soleil. . . Vous vous appercevez à peine dans ce temps-ci en Angleterre que cet astre ait des rayons. Fitzgérald m'a fait vivement l'amour pendant toute la route. . . . . Et il me semble que je l'ai écouté avec plus de complaisance. . . .

Mais votre frere ? Il a eu une idée admirable...Il s'est égaré, en revenant, ou n'a pu nous suivre : nous sommes arrivés dix minutes avant lui. . . Je ne sçais point encore ce qui s'est passé;

mais Emilie a rougi en entrant dans la salle. . . Il faut qu'il y ait eu quelque déclaration d'amour en forme. . . Cela se sçaura. Adieu, voilà d'un jour à l'autre deux lettres qui sont d'une longueur énorme.

B. Fermor.



LETTRE LXXXII.

Miss Bell Fermor, à Miss Lucie Rivers.

A Sillery, ce 1er. Mars 1767.

En vérité je ne conçois pas ces deux êtres-là. Ils me font faire à chaque instant de fausses conjonctures. De quoi donc se sont-ils occupés? Cela me passe : mais il est sur qu'il n'y a pas eu un mot d'amour entr'eux. La belle, du moins, me l'a assuré d'une maniere positive. Je suis convaincue, cependant, qu'il s'est passé quelque chose de fort tendre... Il ne s'approche plus d'elle qu'elle ne rougisse... Il a aussi, de son côté, plus de douceur dans la voix quand il lui parle. On manque d'une certaine liberté. Oh! ce sont là des symptômes qui n'échap-

pent pas à une personne aussi pénétrante que moi.

Il y a ici une petite impertinente qui s'appelle Mademoiselle Clairault & que je déteste. Elle a de beaux traits, un teint agréable : mais croiriez-vous bien que sans autre mérite, elle prétend que cela lui suffit pour l'emporter sur Emilie & sur moi ?

La beauté nous est donnée pour plaire & celle qui plait le plus, qui excite la passion la plus vive, est, sans contredit, la plus belle femme. Je n'hésite point, fondée sur ce titre, à me placer à la tête du catalogue des beautés. Les yeux peuvent dire de notre antagoniste qu'elle est belle : mais le cœur sent que nous avons cette perfection dans un dégré fort supérieur.

Je ne connois rien d'aussi insipide, d'aussi peu intéressant que ce qu'on appelle ordinairement une belle femme. C'est ce qu'éprouvent, à leur dam,

tous ceux qui font la sottise d'en prendre par vanité & que l'inclination ne dirige point dans leur choix. Le Chevalier Herbert, qui étoit Capitaine dans le même Régiment que mon pere, n'avoit jamais vu Miss Raymond; mais tout le monde lui avoit dit qu'elle étoit belle, &, à la mode de nos anciens preux en amour, il se prit de belle passion pour elle sans qu'elle en eût jamais inspiré. Il la vit. Les yeux des autres avoient fasciné les siens. .. Il prit ses charmes sur la foi d'autrui. Mais à-peine l'eut-il qu'il ne s'apperçut que trop qu'elle n'étoit pas de son goût.

J'avoue, cependant, que j'ai connu de belles femmes qui avoient droit de plaire : mais ce n'est pas précisément parce qu'elles étoient belles qu'elles jouissoient, de ce privilége ; elles possedoient, en même-temps, un mélange de ce charme invisible, de

ces graces inexprimables qui ne dépendent en aucune façon de la beauté, & qui frappent, qui saisissent le cœur au premier aspect. Mais qu'on ne me parle point des belles femmes; c'est mon aversion. Avouez aussi, Lucie, qu'une belle femme est une créature détestable. Elles ne sont bonnes que dans les ateliers des peintres, ou pour les ranger à la file dans des loges d'Opéra... Mais pour le cœur! ah! ma chere!.. Il y a pourtant des hommes qui n'ont de goût que pour le sublime en beauté...

Mais ceux-là & presque tous les autres sont fous. On n'en voit presque point qui ayent la délicatesse de choisir eux-mêmes leurs femmes. Il y a des milliers de Chevaliers Herberts. J'en ai vu qui ne vouloient pas épouser celles qui les avoient captivés parce qu'elles ne plaisoient pas à leurs amis.

Les femmes me semblent beaucoup

plus sensées. L'affection du cœur leur paroît quelque chose, & c'est elle ordinairement qui les guide dans leurs choix ; mais voilà ce que sont ces êtres importans, ces hauts & puissans Seigneurs qui se pavanent & ne marchent sur ce grand Théatre que d'un air fier & orgueilleux ! ils ne suivent jamais les conseils de leur raison & de leurs cœurs. Ils jouent un rôle emprunté dans ce monde & se laissent gouverner au bon plaisir des autres.

Pour moi j'aimerois mieux faire un mauvais choix que de ne pas choisir par moi-même. Adieu.

Fin de la seconde Partie.

eur
or-
urs
res
ei-
ent
ier
les
urs
até
er-

un
sis